

## ***SADE: LE MENSONGE DU LANGAGE ET LA QUÊTE DE LA TRANSPARENCE.***

N. B. Les œuvres fréquemment cités seront dès à présent mentionnées dans le corpus de la discussion. Elles, indiquées par des acronymes, seront suivies directement du numéro de la page. Nous nous référons aux *Œuvres de Sade*, édition Michel Delon, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (BP), pour: *le Dialogue entre un prêtre et un moribond* (DPM), *Les Cent Vingt Journées de Sodome* (120J), *Les Infortunes de la vertu* (InV). Des *Œuvres complètes du Marquis de Sade*, édition Gilbert Lely, Paris, Cercle du livre précieux (CLP), 1966 nous mentionnons d'autres textes parmi lesquels la *Correspondance* (t.XII; cette dernière sera indiquée comme suit: à Mme de Sade, 1/1/1791, p.1) et *L'Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice* (HJ, t.VIII-IX; pour ce dernier ouvrage, nous tenons compte aussi des notes relatives au texte de l'édition BP, t.III). *Les Fragments du portefeuille d'un Homme de Lettres* sont mentionnés dans les *Œuvres complètes du Marquis de Sade* (ECMS1), édition Jean-Jacques Pauvert et Annie Le Brun, Paris, Éditions Pauvert, 1986, t. I. *Les Notes littéraires* sont mentionnées dans les *Œuvres complètes du Marquis de Sade* (ECMS2), édition Jean-Jacques Pauvert et Annie Le Brun, Paris, Société nouvelle des Éditions Pauvert, 1991, t. XI. Enfin, pour les textes en italien/lus en italien et pour ceux de Freud, nous proposons une notre traduction.

### **1. INTRODUCTION.**

À considérer Sade comme auteur – à savoir, comme « un foyer d'expression » et comme « celui qui [...] répond de son œuvre, celui qui assume son identité »<sup>1</sup> – ainsi que comme « mythe » de la culture européenne, une curieuse (et double) concomitance a attiré notre attention. La culture du XIXe siècle semble se caractériser par deux éléments centraux. D'un côté, la fortune du paradigme biographique (à la fois des productions biographiques et de l'interprétation biographique des œuvres littéraires), centré sur (la notion de) l'auteur. De l'autre, la présence latente, dans le discours critique, d'une instance mythique amalgamant, à travers la notion de « sadisme », la figure individuelle-biographique et l'œuvre de Sade. Parallèlement, la culture du XXe siècle semble tirer certaines de ses éléments fondamentaux des deux données suivantes. Le premier, la proclamation, de la part de la vague esthétisante et ensuite de celle structuraliste, de la « mort de l'auteur » (de Flaubert et Proust à Foucault et Barthes) ; cette dernière est toutefois suivie d'un certain « resurgissement » de l'auteur et/ou de la biographie (que l'on songe au à la « fonction auteur » foucauldienne ou au « biographème » barthesien). Deuxième, la consécration définitive, souvent soutenue par ces mêmes représentants du structuralisme, de l'œuvre et de la pensée sadiennes, aux dépens de la figure individuelle et historique du Marquis – comme l'a dit É. Marty<sup>2</sup>. Il nous a donc semblé utile de retracer préalablement le

<sup>1</sup> Véronique Gély, *L'auteur à l'étranger, un auteur en partage ?*, in Cahiers du CELEC , n°5, Saint-Étienne, 2013, np, file:///C:/Users/elenb/AppData/Local/Packages/Microsoft.MicrosoftEdge\_8wekyb3d8bbwe/TempState/Download s/Lauteur\_a\_létranger\_un\_auteur\_en\_partag%20(1).pdf.

<sup>2</sup> « Dans le discours de la Modernité structuraliste [...] le Sade historique, empirique individuel [...] s'est effacé pour devenir le concept de ce qu'il représente » ; Éric Marty, *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, Paris, Seuil, 2011, p. 84. Le concept que Sade essentiellement représente, selon Marty, est « la négative (la négation) comme subversion et comme libération du désir » (*ibidem*, p.52), capables de démystifier les mensonges historiques, sociales, culturelles.

processus biographique/anti-biographique et celui de la réception de Sade ; pour cela, nos principales références bibliographiques ont été : *L'Homme et l'œuvre* de J.L. Diaz, le cours en ligne que D. Compagnon a intitulé comme le fameux article de Foucault, *Qu'est-ce qu'un auteur ?*, et *Sade et ses lecteurs* de D. Marion<sup>3</sup>. Mais nous ne nous attardons pas ici à résumer des données d'histoire, théorie et critique littéraires qui sont largement connues<sup>4</sup>. En revanche, nous préférons entrer au cœur de notre recherche en explicitant le principe de départ. En opposition à l'opération structuraliste sadienne, notre étude est guidée par la volonté de considérer l'auteur par rapport à l'homme (donc de parcourir à rebours le processus de mythisation) : on le fera selon une méthode comparatiste et/ou selon des modèles littéraire et biographiques tributaires de la psychanalyse. Nous nous sommes approchés celle-ci on s'est approché grâce aux conseils de M. le docteur M. Buoncristiani<sup>5</sup>, que nous remercions à cette occasion.

Certaines considérations méthodologiques doivent être faites dès à présent ; d'autres seront présentées lors de la discussion, au début des différents paragraphes. En premier lieu, notre méthode se veut comparatiste puisque la psychanalyse y a la valeur *d'instrument* fonctionnel pour la formulation autant d'hypothèses explicatives sur certains événements de la vie de Sade, que de modèles interprétatifs de son œuvre. La psychanalyse, s'occupant *in primis* de la sexualité (du signifié et de l'étiologie du comportement psycho-sexuel), nous a paru une aide valable pour analyser une œuvre si fortement marquée par les pulsions érotiques « perverses » de son auteur. Des pulsions qui ne peuvent avoir qu'une origine essentiellement intime et personnelle, ce qui nous amène à nous intéresser à la biographie du Marquis. Une deuxième remarque concerne précisément la catégorie de « perversion ». Il est vrai qu'elle, ainsi que la catégorie de « normalité », ont fait l'objet d'une dévalorisation : Lacan mentionne « ce qu'on appelle *ridicusement* la perversion »<sup>6</sup> ; S. Benvenuto observe que « des limites précises [entre aberrations et normalité sexuelles] ne sont pas identifiables »<sup>7</sup>. Mais par ailleurs, ces deux psychanalystes, comme bien d'autres, ne peuvent s'empêcher de se référer à cette catégorie désormais historique de « perversion ». Nous assumerons cette catégorie (non pas comme critère moraliste mais) en tant que *critère opératoire* voué à individuer une variante de l'érotisme et/ou un complexe de fantasmes, de pensées, d'attitudes pulsionnelles, caractérielles et relationnelles. Mais les différentes notions psychanalytiques auxquelles nous nous référons ne seront pas appliquées au texte

---

<sup>3</sup> Antoine Compagnon, *Qu'est-ce qu'un auteur ?*, <http://www.fabula.org/compagnon/auteur.php> (consulté le 5/7/2019). Domenic Marion, *Sade et ses lecteurs*, Paris, Hermann, coll. "République des Lettres", 2017. José-Luis Diaz, *L'homme et l'œuvre*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011

<sup>4</sup> Que l'on voit les paragraphes de la thèse :1.1., 1.2. et 1.3..

<sup>5</sup> Maurizio Buoncristiani est psychologue, psychothérapeute, enseignant à l'Institut Sullivan de Florence et vice-président de l'Association italienne de Psychanalyse interpersonnelle. M. le docteur Buoncristiani nous a indiqué une bibliographie adéquate et il a été très disponible pour toute explication sur les sujets de notre intérêt.

<sup>6</sup> Jacques Lacan, *Le Séminaire. Livre X. L'angoisse, 1962-1963*, Paris, Seuil, 2004, p. 231 (je souligne).

<sup>7</sup> Sergio Benvenuto, *Sessualità, etica, psicoanalisi*, Torino, Bollati-Boringhieri, 2006 (2005), p.19.

littéraire sadien de manière *directe* : ce qui nous amène à présenter la proposition interprétative formulée par F. Orlando dans *Per una teoria freudiana della letteratura*<sup>8</sup>.

## 2. CHAPITRE I : ÉTUDES BIOGRAPHIQUES-LITTÉRAIRES ET ÉTUDES PSYCHANALYTIQUES.

Comme l'a dit Orlando, utiliser la psychanalyse *directement* sur le texte équivaudrait à ne pas considérer la différence qui existe entre le langage (non communiquant) de l'inconscient et le langage (communiquant et) conscient, qui est évidemment aussi celui de la littérature ; le faire serait donc méthodologiquement incorrect. En revanche, Orlando propose un modèle, de texte littéraire et de son analyse, qui est appelé « de la négation freudienne » et qui est élaboré en particulier à partir de l'essai *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten* (1905). Ce modèle permet : d'appliquer *indirectement* la psychanalyse au texte littéraire ; de récupérer les dimensions sémiotiques et logiques propres aux découvertes de Freud (mais négligées dans les études littéraires d'inspiration psychanalytique) ; de rendre compte à la fois de la forme et du contenu du texte, du contexte historique et de l'individualité de l'auteur. Le modèle en question examine les contenus textuels sexuels et socio-politiques, qui seraient soumis à une « répression » collective (dans un contexte historique donné) ainsi qu'individuelle (puisque les interdictions sociales sont intériorisées comme telles par le sujet/l'auteur)<sup>9</sup>. C'est le langage lui-même qui exerce une fonction répressive, « castratrice » sur ce qui est interdit de dire (tabou linguistique) ; pourtant le langage permet l'expression des contenus réprimés à travers la négation formelle (ou symbolique, ou « freudienne », selon Orlando), réalisant ainsi un « retour du – contenu – réprimé », à savoir un contenu « tendancieux »<sup>10</sup>. Pour nier un contenu, il faut d'abord l'affirmer (É. Benveniste) : deux contenus opposés seront alors présents dans une unique structure formelle, c'est-à-dire dans le texte lui-même, en le structurant (comme cela se passe dans l'inconscient). Le texte peut donc être considéré comme (l'expression d') une formation de compromis, cette dernière constituant l'aboutissement linguistique et sémiotique d'un affrontement entre des courants psychiques opposés<sup>11</sup>. La forme linguistique-textuelle, identifiable

<sup>8</sup> Francesco Orlando, *Per una teoria freudiana della letteratura* (désormais *PTFL*) Torino, Einaudi, 1987 (1973, 1979).

<sup>9</sup> Notion analogue à celle freudienne de « refoulement », Orlando observe que « 'réprimé' [...] est partiellement synonyme de 'refoulé', car il peut indiquer quelque chose d'inconscient ». (*ibidem*, p.25). Le remplacement de « refoulé » par « réprimé » se justifie par la volonté du critique de désigner non seulement les contenus individuels et inconscients, c'est-à-dire ceux sexuels, mais aussi les contenus sociaux et conscients, c'est-à-dire ceux politico-idéologiques. Une telle oscillation entre les deux sens ne semble pas inappropriée si l'on considère que, dans les différents contextes historiques, l'interdit majeur concernant le sexe et la violence est soumis à une répression rationnelle laquelle, même lorsqu'elle est individualisée, est toujours de nature sociale.

<sup>10</sup> Orlando rappelle que pour Freud un mot d'esprit peut être doué (*tendenzlös*) ou non (*harmlos*) de la « tendance » (*Tendenz*), c'est-à-dire d'un contenu particulier qui coïncide avec ce qui est réprimé (ou refoulé) par l'ordre établi : voir *ibidem*, p.45.

<sup>11</sup> L'opposition entre les contenus se manifeste, selon Orlando, dans la mi-victoire mi-défaite des systèmes de valeurs articulés dans le texte (souvent, mais pas toujours, représentés par les personnages). Ainsi le texte répond au même

avec ce que Freud appelait la « Technik » des mots d'esprit, « ein Mittel abgibt, den Versucht rückgängig zu machen, das Verlorene wieder zu gewinnen »<sup>12</sup> : ce qui signifie qu'une formation de compromis « ne peut qu'être tendancieuse dans sa forme »<sup>13</sup> ; autrement dit, elle donne lieu à un « retour du réprimé formel »<sup>14</sup>. Ce dernier est pour le critique « ce sur quoi il est possible d'établir une constante commune aux langages respectifs de la littérature et de l'inconscient »<sup>15</sup>. Aux langues et, précisons-le, à leurs logiques respectives. Celle aristotélicienne-scientifique, qui pose un *aut...aut...* dans les processus gnoséologiques et qui est propre à la littérature (ou mieux, au langage) ; et l'« autre logique » qui répond au principe de non-contradiction (*et...et...*), qui donc est bien une *bi-logique*, selon la formule de Matte Blanco<sup>16</sup>, une logique « double », typique de l'inconscient et donc de la formation du compromis aussi (ainsi que, selon Freud, de la structure psychopathologique de la perversion<sup>17</sup>). Pour en revenir plus précisément à l'aspect linguistique de la question : la forme peut

---

principe de non-contradiction typique de l'inconscient. Pour Freud: « Das Seelenleben[ist] ein Kampf- und Tummelplatz entgegengesetzter Tendenzen, oder nicht dynamisch ausgedrückt, es bestehe aus Widersprüchen und Gegensatzpaaren »; Sigmund Freud, *Einführung in die Psychoanalyse*, 1924, in *Gesammelte Werke* (désormais GW), Fischer Verlag, Frankfurt am Main, 1952-1975, Bd. XI. p.72.) [« la vie psychique est un champ d'action et de lutte entre des tendances opposées, ou [...] en termes non dynamiques, elle consiste en des contradictions et des paires de contraires »]. Pour Orlando donc : « Une théorie qui veut donner une place privilégiée à ce conflit tendanciel dans les contenus de l'œuvre littéraire ne sera pas [...] freudienne seulement dans le sens où elle considère l'œuvre comme constituée de contradictions et de paires d'opposés, et tentera de déterminer quelle position réciproque les opposés adoptent, quels effets découlent de l'un et de l'autre. Une telle théorie pourrait bénéficier [...] du même modèle [...] [pour] la forme, et qui est le modèle de conflictualité maximale [...] dont parlait Freud : celui [...] [de] la formation de compromis. » ; F. Orlando, *PTFL*, p.100.

<sup>12</sup> S. Freud, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905, in *GW*, Bd. VI, p.111 [« fournit un moyen donne un moyen de défaire l'enlèvement, de retrouver ce qui a été perdu [un plaisir originel].

<sup>13</sup> F. Orlando, *PTFL*, p.51.

<sup>14</sup> On a ainsi distingué un retour du contenu réprimé et un retour du réprimé formel. Mais puisque la forme est inséparable du contenu, au fond « retour du refoulé ne signifie qu'une seule chose » (*ibidem*, p.28). Dans la terminologie de Hjelmslev utilisée par Orlando, « retour du réprimé » signifie une « substance de contenu » dans laquelle la « forme de contenu » (le contenu) et la « forme de l'expression » (expression formelle) sont *déjà* inextricablement liées dans un texte concret, donné, déterminé.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p.55

<sup>16</sup> Ignacio Matte Blanco, *L'inconscio come sistemi infiniti. Saggio sulla bi-logica*, Torino, Einaudi, 1981 [*The Unconscious as Infinite Sets. An Essay on Bi-Logic*, Londra, Duckworth, 1975]. Matte Blanco fait une distinction entre une logique « asymétrique » (ou dualiste ou bivalente), qui est la logique aristotélicienne majoritaire, et une logique « symétrique », qui est l'anti-logique venant de l'inconscient ; les deux logiques essentiellement « correspond[ent] aux deux 'aspects' ou 'parties' de l'homme », celle rationnelle et celle irrationnelle (F. Orlando, *PTFL*, p.217). Mais si l'inconscient est le domaine de l'illogique, note Matte Blanco, il est « soumis, malgré son être illogique, à certaines lois » (*ibidem*, p. 105) lesquelles sont elles-mêmes logiques. Ainsi, les processus de l'inconscient apparaissent à Matte Blanco comme le résultat d'une « pression » et d'une « résistance » exercées simultanément et/ou alternativement par chacune des deux logiques, comme une formation de compromis entre les deux logiques (*ibidem*, p.63).

<sup>17</sup> Que l'on cite d'abord l'intéressant essai de F. Spadaro sur la relation entre la bi-logique de Matte Blanco et la perversion : Francesco Spadaro, *Trasformazioni e oscillazioni nel paziente perverso. Il contributo della bi-logica di Matte Blanco alla psicopatologia della perversione*, in *Psicoterapia Psicoanalitica*, XIX, Borla, Roma, 2012. Reprenant la notion fondamentale de négation (*Verneinung*) et la présentant avec le terme de dénégation (*Verleugnung*), dans l'essai *Fetischismus* (1927), Freud ramène cette perversion (assumée comme paradigme des autres perversions par les psychanalystes successifs) au fait que l'enfant conserve et en même temps abandonne sa conviction sur sa castration et, encore plus, sur celle de la mère (voir : S. Freud, *Fetichismus* (1927), in *GW*, Bd. XIV, p.313 [*Fetichismo*, in Freud. Le opere complete (désormais FOC), Roma, Newton&Compton, 2016 (1992), t.II, p.1162]). Il y a "sowohl die Verleugnung wie die Behauptung der Kastration" (*GW*, Bd. XIV, p. 316 [« à la fois la négation et la reconnaissance de la castration »,

véhiculer, dans le langage conscient, rationnel et adulte, une manipulation/altération de la transparence, à savoir du « degré zéro »<sup>18</sup> de la relation « normale » entre signifiants et signifiés ; altération qui est typique de l'enfance et conservée dans l'inconscient<sup>19</sup>, mais rejetée dans l'usage conscient-adulte du langage. Cette altération est l'un des principaux objets d'étude, analysés sous le nom de tropes et de figures, d'une discipline séculaire : la rhétorique. Selon Orlando aussi, l'altération a lieu dans des « lieux » textuels partiels tels que les figures de style (ou les mots d'esprit). C'est pourquoi Orlando propose de considérer les figures comme des formations de compromis entre les deux langages et plus précisément comme « un hommage perpétuel à l'inconscient [...] par le langage conscient »<sup>20</sup>. On pourrait alors parler d'une « rhétorique de l'inconscient » qui comprend : non seulement les figures traditionnelles ; non seulement les figures « agrandies », de toutes tailles et de toutes espèces, identifiées par la néo-rhétorique ; mais aussi les figures « freudiennes » telles que la négation, la condensation, le déplacement, la représentation indirecte, le non-sens. À travers la notion de « formation de compromis », décrivant le texte dans son ensemble et dans ses figures, Orlando propose une analyse qui est la contrepartie exacte de l'« analyse d'un conte », puisqu'elle « scinde l'ordre syntagmatique propre au texte [...] pour favoriser la reconstruction d'un ordre paradigmatique latent dans le texte »<sup>21</sup>.

Le modèle d'Orlando, qui porte au niveau textuel la relation entre littérature et psychanalyse, relation longtemps configurée sur le primat biographique, ne renonce pas à ce même élément biographique, mais le réarticule, en pratiquant le passage de la vie à l'œuvre (ce que Freud faisait aussi<sup>22</sup>) sous

---

FOC, t.II, p. 1164]. Il y a donc une double croyance (ou croyance de compromis) sur la réalité et sur la sexualité. La logique et/ou la structure du " double " a été reconnue par d'autres psychanalystes comme une caractéristique de la « perversion » : voir : John Steiner, *I rifugi della mente: organizzazioni patologiche della personalità nei pazienti psicotici, nevrotici e borderline*, Torino, Bollati-Boringhieri, 1996, p. 121 et p.125 [*Psychic Retreats, Pathological Organisations in Psychotic, Neuronic and Borderlin Patients*, London, Routledge, 1993]; Massimo Recalcati, Jacques Lacan. Vol. 2: La clinica psicoanalitica: struttura e soggetto, Milano, Cortina, 2016, p.401, p.404 e p.423, n.100).

<sup>18</sup> Orlando trouve ce « degré zéro » « difficile à définir mais nécessaire à postuler » (*PTFL*, p.59) en vue de l'altération dont il est question. L'écart figuratif par rapport à un degré zéro doit permettre la "réduction" des figures de la part du destinataire, sinon la compréhension du texte et donc la communication sont perdues. Cette réduction " coïncide avec [...] la substitution de la formulation figurale par une reformulation explicite, non figurale - une proposition de degré zéro - qui ait en commun avec la première une " matière de contenu " conceptuelle " (*ibidem*, p. 59).

<sup>19</sup> Le fait que le traitement inconscient du langage soit un processus infantin est justifié par l'idée de Freud selon laquelle "Das Infantile ist nämlich die Quelle des Unbewußten" [« l'infantin est précisément la source de l'inconscient »]; S. Freud, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, 1905, in *GW*, Bd. VI, p.194. Les techniques enfantines-inconscientes fournissent "Die Ausdrucksmöglichkeit, welche den Wortlustgewinn enthält" (*ibidem*, p.202) [une possibilité d'expression qui contient un gain de plaisir verbal]: parce qu'elles permettent une conservation de l'énergie psychique et parce qu'elles protègent des contenus plaisants mais socialement interdits (en réalisant ainsi un compromis entre l'indicible et le dicible).

<sup>20</sup> F. Orlando, *PTFL*, p.66.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p.29.

<sup>22</sup> Par exemple, dans son essai sur Dostojevski, Freud déclare : "Leider muß die Analyse vor dem Problem des Dichters die Weffen strecken"; S. Freud, *Dostojewski und die Vätertötung*, 1927, in *GW*, Bd. XVI, p.399 [« Malheureusement, face au problème posé par l'écrivain, l'analyse doit déposer les armes »]. Pourtant, Freud observe en passant que l'écrivain russe attribue son épilepsie au frère meurtrier des Karamazov, en pratiquant ainsi le va-et-vient entre la vie et l'œuvre

certaines conditions. Pour le critique, c'est seulement à partir du sens structuré de/dans l'œuvre que la biographie peut prendre son importance et son sens. En effet, « les discours étant des symptômes et des compromis à la fois »<sup>23</sup> qui expriment le rapport indicible/dicible, répression/réprimé, contenus sociaux/contenus individuels, les textes seront *cohérents au moins partiellement* avec la vie de l'auteur et ses symptômes. Ces derniers à leur tour, en tant qu'événements individuels indiquant une répression, non pas en tant que textes, ne seront pas étrangers à l'œuvre. Par conséquent, pour Orlando, la psychanalyse peut être considérée comme un outil avancé et/ou comme une « branche avancée et particulièrement utile de la psychologie *au service* des études biographiques »<sup>24</sup>. Une proposition théorique, de matrice psychanalytique, similaire à celle d'Orlando, est présentée par le lacanien M. Recalcati lors d'une conférence<sup>25</sup> : cette proposition permet également de saisir les relations possibles entre biographie et œuvre d'art (littéraire ou non) en mettant en relief l'aspect formel de cette dernière. Recalcati rappelle d'abord, en les critiquant : d'une part, la psychologie de l'art « [qui] a très souvent interprété [...] de façon trop schématique cette relation entre la vie et l'œuvre, en réduisant essentiellement [...] la vertu formelle de l'œuvre aux vicissitudes de la vie de l'artiste »<sup>26</sup> ; d'autre part, la « pathographie », qui propose de « lire l'œuvre [...] comme un produit du fantasme inconscient de son auteur »<sup>27</sup>. Mais Recalcati inverse la relation entre la vie et l'œuvre : il faudrait penser que c'est l'œuvre qui édifie la biographie elle-même d'une manière nouvelle, « l'œuvre qui donne un nouveau nom à la vie elle-même »<sup>28</sup>. En d'autres termes, l'œuvre construit, ou plutôt reconstruit, réarticule l'expérience et le sens de l'existence de l'artiste : pour Recalcati, le cas de Joyce ou de celui Flaubert en sont des exemples clairs<sup>29</sup>.

### **3. CHAPITRE II : UNE BIOGRAPHIE « AUTRE » : LECTURE PSYCHOLOGIQUE DE LA CORRESPONDANCE PRIVÉE DE SADE.**

Nous en venons à notre biographie de Sade, qui (sans omettre de se référer au contexte historique et culturel du XVIII<sup>e</sup> siècle ou à la magistrale biographie sadienne de Lever<sup>30</sup>), se veut comme

---

de l'artiste. Le même va-et-vient se retrouve dans la psychocritique de Mauron, dont Orlando, cependant, souligne quelques limites (voir : F. Orlando, *PTFL*, p.18 et pp.178-179).

<sup>23</sup> *Ibidem*, p.186.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p.175.

<sup>25</sup> Massimo Recalcati, *La vita e l'opera: psicoanalisi e creazione artistica* (conferenza del 19 aprile 2016, Palazzo ducale di Genova), <https://www.youtube.com/watch?v=mMWg-OFE7bc>, consulté le 9/08/2019

<sup>26</sup> *Ibidem*, min. 1.

<sup>27</sup> *Ibidem*, min. 3.

<sup>28</sup> *Ibidem*, min. 8.

<sup>29</sup> Recalcati rappelle que Joyce était le fils d'un homme qui n'assumait pas sa fonction paternelle, un fils sans père et donc sans nom ; mais Joyce se fait un nom (en tant que père de la littérature contemporaine) par son écriture, devenant alors père et fils de ses œuvres. Flaubert, un fils non désiré, fils d'aucun désir parental, développe de ce fait ce que Sartre, dans *L'idiot de la famille*, appelle " bêtise ". Mais de cette dernière, Flaubert se sauve, selon Recalcati, avec le perfectionnisme de l'écriture

<sup>30</sup> Maurice Lever, *Donatien Alphonse François, marquis de Sade*, Paris, Fayard, 1991.

biographie « autre » pour trois raisons. D'abord parce qu'elle ne prend pas en compte toute la vie de Sade mais seulement certains événements cruciaux de son existence. D'une part, le long enfermement à Vincennes et à la Bastille (1777-1790), souvent invoqué par la critique sadienne puisque c'est à cette époque que Sade écrit ses premières œuvres<sup>31</sup>. D'autre part, la séparation précoce, traumatique et définitive de l'enfant Donatien (à l'âge de quatre ans) d'avec sa mère Eléonore. Comme Klossowski et Lever l'ont déjà soutenu, cet événement : d'un côté semble se refléter dans la cruauté réservée à la figure de la mère ou de la femme dans l'œuvre de Sade ; de l'autre, il a pour contrepartie la connivence affective et intellectuelle entre Sade et son père (le comte Jean-Baptiste) ainsi que le rôle de toute-puissance réservé aux héros masculins libertins<sup>32</sup>. Deuxièmement, notre biographie se veut « autre »

---

<sup>31</sup> Par exemple Bataille, en formulant son fameux argument sur le langage sadien (un argument ensuite assumé par la Modernité structuraliste), invoque l'enfermement : « à l'extrême opposé du langage tricheur des bourreaux, le langage de Sade est celui de la victime : il l'inventa à la Bastille, quand il écrivit les 120 Journées de Sodome » ; Georges Bataille, *Sade et l'homme normale*, préface à *La Nouvelle Justine*, in CLP, t. VI, p.58. Ou pour Blanchot, « C'est de cette solitude [de l'espace carcéral] [...] que [...] prit origine et essor la nécessité irrépressible de l'écriture, une puissance effrayante de la parole, qui ne s'apaisa plus. » ; Maurice Blanchot, *L'inconvenance majeure*, Paris, J.J. Pauvert, coll. "Libertées", 1965, pp.19-20). D'après Lever, « c'est en prison que naît l'écriture sadienne dans son irréductible altérité » (M. Lever, *D.A.F., marquis de Sade*, op. cit. p.375) ; mais Lever reconnaît également que « Sade s'est toujours pensé écrivain. [...] Il était écrivain comme l'était son père [,] les amis de celui-ci, [...] son oncle l'abbé. Comme beaucoup des gentilshommes d'alors il faisait de la littérature [...] de la manière qu'il écrivait des comédies de salon, [...] [d'] épîtres amoureuses et galantes, [...] [des] couplets, [...] [des] vers de circonstance » (*ibidem*, p.375). Delon semble partager avec Lever la même idée quand il affirme que Sade est déjà initié à la pratique de l'écriture lorsqu'il est emprisonné, et que l'enfermement est l'« essor » final pour amener cette pratique vers une direction esthétique-littéraire : voir M. Delon, *Introduction*, BP, t.I, p.L.

<sup>32</sup> Selon Klossowski, à travers ses « héros noir[s], [...] Sade établit entre sa propre personne et celle du père une identification qui prend la forme d'une véritable adoration du père, comme contrepartie de cette haine avouée à la mère ». À cette mère le « jeune Sade » aurait à faire « [l]es reproches [...] de n'être qu'une gueuse impudente » ; mais Klossowski ne précise pas la question. Pierre Klossowski, *Le père et la mère dans l'œuvre de Sade*, in *Sade mon prochain*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1967 (1947), p.183 et p.178. Lever, en rappelant l'étude de Klossowski, a dit : « Klossowski a bien vu naguère que ce complexe [...] de la haine de la mère avait sans doute favorisé la singularité de l'idéologie sadienne. [...] Une détestation ravageuse s'abattit sur toutes les valeurs matriarcales : compassion, tendresse, consolation, sacrifice, fidélité » ; M. Lever, *D.A.F., marquis de Sade*, op. cit., p.24. Lever souligne également que, dans les années qui ont suivi la séparation de la mère, Jean-Baptiste a progressivement « auprès de Donatien, le double rôle de la mère e du père » (*ibidem*, p.15), en devenant ainsi pour le fils un « père bien-aimé, trop aimé peut-être » (*ibidem*, p.25.). D'après Ch. Thomas aussi : « on peut plus désormais ignorer l'importance de la figure paternelle dans [l]a formation affective et intellectuelle [de Sade] » ; Chantal Thomas, *Sade*, Paris, Seuil, 1994, p.14. Cela dit, nous proposons notre propre réflexion. La séparation de l'enfant Donatien d'avec sa mère peut sembler perdre de son importance particulière à la lumière des pratiques éducatives typiques de l'aristocratie de l'époque : les enfants nobles étaient généralement confiés à la gouvernante, puis aux oncles, surtout ceux paternels, et enfin au collège, et il en sera de même pour Sade. D'autre part, le cas du petit et puis du jeune Sade semble présenter des problématiques particulières. Tout d'abord, la séparation de Sade d'avec sa mère sera définitive, les deux n'ayant plus d'autres occasions significatives de contact par la suite. De plus, pendant les trois premières années de la vie de son fils, son père, le comte Jean-Baptiste, avait également été absent pour accomplir une mission diplomatique (à Bonn) : ce qui a dû produire chez le petit Sade un sentiment d'abandon, accentué plus tard par l'absence de mère. Ensuite, il faut considérer la multiplicité des personnes ayant une fonction paternelle - figures, souvent libertines - et de celles ayant une fonction maternelle qui ont peuplé les premières étapes de la vie de Donatien (le comte de Charolais, l'abbé de Sade, l'abbé Amblet, maître d'hôtel de la gouvernante Mme de Roussillon, sa grand-mère et ses tantes paternelles, Mmes de Longeville et Saint-Germain). Cependant, soit à cause de leur comportement non réglementé ou ambigu, soit à cause des lourds engagements politiques, sociaux ou culturels auxquels ils étaient appelés, soit à cause de leur rôle de rigueur ou, au contraire, à cause de leur condescendance excessive envers Donatien, ces substituts maternels et paternels ne semblent pas garantir au petit et au jeune Sade l'amour, les soins et – disons-nous – le « bon exemple » dont il a besoin.

parce que, lorsque cela est possible c'est-à-dire lorsqu'il existe des témoignages écrits de Sade, elle se base sur ces derniers, en assumant ainsi le modèle biographique d'Orlando et de Recalcati. Nous examinerons les lettres de la prison, en particulier celles de Vincennes, dans lesquelles apparaît de façon obsessionnelle une question (qui imprènera également les lettres de la Bastille). C'est le problème du mensonge de l'Autre, ou plutôt du langage de l'Autre, de la dialectique *vérité/fausseté* et *l'affirmation/négation* articulée avant tout par la parole écrite (et non pas par l'acte accompli dans la réalité). Nous verrons comment le mensonge d'autrui conduit progressivement Sade vers l'« isolisme » (selon un célèbre néologisme sadien<sup>33</sup>), c'est-à-dire (selon notre interprétation) vers l'éloignement de la dimension de la communication et de la relation à l'Autre. Lorsque, en revanche, ils n'existent pas de témoignages écrits de Sade, comme c'est le cas pour les événements de son enfance, lorsque le modèle biographique de référence n'est donc pas utilisable, il sera utile d'appliquer aux « traits » biographiques reconstruits par Lever des hypothèses issues de notions psychanalytiques. En outre, il ne nous semble pas méthodologiquement incorrect d'utiliser de telles notions comme un outil exégétique subsidiaire pour investiguer sur un langage (celui de la correspondance) à caractère privé (non manifeste), mais structurant le sujet : langage avec lequel Sade articule son expérience psychique, intérieure, sentimentale par rapport à l'Autre. La catégorie de l'Autre, de la relation avec l'Autre, nous amènera d'ailleurs à parler de présence, ou plus souvent d'absence d'« éthique » dans l'écriture sadienne (le plus souvent littéraire)<sup>34</sup>. Enfin, le recours à la psychanalyse est la dernière raison pour laquelle notre biographie se veut « autre ».

Nous y chercherons à retracer les éléments possibles de continuité entre l'expérience de l'écriture privée et l'expérience de l'écriture littéraire. Éléments parmi lesquels on pourrait citer ceux qui semblent être quelques facettes et/ou conséquences de l'« isolisme » vécu par Sade à cause de la fausseté d'autrui : le déni des sentiments prôné par le prisonnier ainsi que par ses personnages libertins ; le processus imaginatif sur lequel autant le Marquis que ses personnages ont enquêté ; la question même de la fausseté de l'Autre (en particulier de l'Autre féminin), abordée dans les missives de même que dans les *120 Journées* ou dans *l'Histoire de Juliette*. Tout cela semble indiquer une relation profonde entre l'expérience biographique et/ou d'écriture privée d'une part, et d'autre part

---

<sup>33</sup> Le néologisme apparaît pour la première fois dans *Les Infortunes de la vertu* : « Justine, deux fois repoussé dès le premier jour qu'elle est condamnée à l'isolisme » (InV, p.7).

<sup>34</sup> La prise en charge de la subjectivité et de la significativité de l'Autre est pour certains analystes (ainsi que pour plusieurs philosophes) ce que l'on appelle essentiellement l'éthique. Ce n'est pas un hasard si le séminaire lacanien consacré au thème du prochain, de l'Autre (ainsi que à Sade lui-même) porte le titre *d'Éthique de la psychanalyse* (Paris, Seuil, 1986 ; voir en particulier : cap. XIV, *L'amour du prochain* pp. 211-224 ; cap. XV *La jouissance dans la transgression*, pp. 225-239). S. Benvenuto semble saisir le point succinctement quand il dit : « au-delà des différences entre les codes moraux, [...] tous les commandements [...] éthiques [...] ne concernent en fait qu'un point essentiel : l'autre a valeur [...] sa subjectivité [...] me concerne ». (*Sessualità, etica, psicoanalisi*, op. cit., p.171). Eh bien, la catégorie de l'Autre est tellement universelle qu'elle nous semble applicable non seulement à la dimension biographique mais aussi à celle littéraire.

l'expérience de l'écriture littéraire ; c'est-à-dire une reformulation, en qualité d'auteur, de cette première expérience.

### 3.1. Sur la fausseté du code et du monde.

« L'imposture [est] une maladie qui court et dont personne n'est exempte [...] [cette] imposture horrible qu'on mêle à un langage » (à Mme de Sade, 6/1782, p.357- 358) : ces affirmations de Sade pourraient peut-être résumer la question de la fausseté du langage d'autrui. Le mensonge, qui est perçu par Sade comme une manifestation de la cruauté de l'Autre envers lui<sup>35</sup>, coïncide essentiellement avec un défaut de clarté dans la communication linguistique<sup>36</sup>. D'après Sade, ce manque est à son tour apte à soutenir la vengeance *secrètement*<sup>37</sup> ordonnée par sa tyrannique belle-mère, Mme de Montreuil – « image de la mère, de sa mère, de toutes les mères »<sup>38</sup> – avec l'appui d'une clique de geôliers-bourreaux (personnalités politiques ou de premier plan, valets, gardiens de prison). Pour faire face au mensonge de l'Autre, entre une lettre et l'autre (mais pas systématiquement) Sade propose une double réflexion sur le langage. D'une part, il parle d'un code idéal visant à une communication épistolaire transparente : un langage clair et donc véridique<sup>39</sup>,

<sup>35</sup> La cruauté, avant de devenir un attribut fondamental de l'érotisme de l'œuvre sadienne, est donc donnée dans l'expérience d'emprisonnement vécue et subie par Sade. L'état de cruauté subi par le prisonnier trouve expression dans des affirmations telles que : « il est bien difficile que ma tête résiste plus longtemps à la cruelle vie que je mène. » (à Mme de Sade 18/4/1777, p.120) ; ou encore « cette détention [est] d'une longueur infiniment trop cruelle » (à Mme de Sade 10/1781, p.335). La cruauté d'autrui émerge dans les exemples suivants : « Il faut que cette femme [Mme de Montreuil] ait une furie, un fond de méchanceté, de noirceur et de bassesse dans l'âme ! » (à Mme de Sade 4/3/1781, p.280) ; ou « mes cruels ennemis » (à Mme de Sade, 1782, p.362). La cruauté investit évidemment le langage aussi : « vous vous rappellerez ces lettres...oui ces lettres cruelles » (à Mlle de Rousset, 5/1779, p. 218) ; ou bien, « Vous m'obligerez infiniment de m'expliquer cette phrase, car elle me donne encore cruellement d'inquiétude et de chagrins. » (à Mme de Sade, 17/2/1779, p.179).

<sup>36</sup> Quelques exemples : « m'avoir dit la vérité [...] dans laquelle des deux phrases [...] il n'y avait pas besoin de tant entortiller pour me le dire. [...] mensonge, mensonge atroce... » (à Mme de Sade, 22/3/1779, p.193) ; ou bien, « c'est une fausseté de me dire le contraire [...] vous alambiquez, changez, détruisez, augmentez mes phrases » (à Mlle de Rousset, 4 o 5/1779, pp.200-203) ; ou encore, « j'écris ceci afin de bien constater mot à mot ce que j'ai dit, pour qu'on n'aille pas falsifier mes paroles » (à Mme de Sade, 17/9/1780, p.253).

<sup>37</sup> Cela justifie l'utilisation par Sade de termes tels que *secret*, *mystère* et autres dans le même domaine sémantique tels que *découvrir*, *dévoiler* et ainsi de suite : « on pousse ici le mystère au point de ne pas me dire à quel parlement cette affaire [de Marseille] va être revue » (à Mme de Sade, 21/4/1777, pp.126-127) ; ou bien, « ce grand secret n'est cependant si inviolable, puisque à Lacoste vous [Renée] m'avez mandé que ce devait être *un an ou trois* [de prison] [...] et pourquoi ces lettres mystérieuses ont-elles été encore plus bêtes que les autres ? » (à Mme de Sade, 4/10/1778, p.165, italique de Sade) ; encore, « Je les dévoilerai, toutes les horreurs, toutes les trames odieuses, tous les complots » (à Mme de Sade, 2/12/1779, p.227) ; enfin, « les horreurs cachées, les infamies entortillées que j'ai découvertes dans [t]es abominables lettres » (à Mme de Sade tra 7 e 10/1781, p.327).

<sup>38</sup> M. Lever, *D.A.F., marquis de Sade*, op. cit., p.122.

<sup>39</sup> La valeur de vérité et/ou de vraisemblance commence également à prendre une signification esthétique à cette époque. Dans une lettre, Sade fait référence à « un ouvrage [littéraire] admirable/Bien scandaleux, bien vrai » (à Mme de Sade 5/1779, p.208) ; dans une autre, à de « petits traits-ci [qu'il a] arrangés [...] [doués de] toute la vérité de l'histoire » (à Mme de Sade 4/11/1783, p.408). En outre dans le *Projet d'avertissement pour le Portefeuille d'un Homme de Lettres* (une toute première œuvre écrite en prison), l'auteur évoque la vérité comme principe guidant son travail : « [l'auteur] n'a le mérite du choix et de la vérité [...] [et] cette anecdote joint [...] au mérite de l'intérêt celui de la vérité » (CECMS1, t.I, p.528).

reflétant le « naturel » de l'intériorité humaine, c'est-à-dire un langage « du cœur » inspiré par et à la « nature » elle-même, donc un langage de la raison (cette dernière devant être comprise comme quasi-synonyme de « nature »<sup>40</sup>). D'autre part, le Marquis expose ce qui est problématique dans le langage d'autrui : l'inconséquence et le manque de « naturel »<sup>41</sup>, pour Sade l'une et l'autre propres, en particulier, au langage de l'Autre féminin. La femme est alors exclue du statut « rationnel » du philosophe, ou elle ne peut y accéder qu'en adoptant une posture érotique<sup>42</sup> : un double argument de la « querelle des femmes », au sein de laquelle le corps érotique féminin est considéré soit (du côté satirique) comme un obstacle à la structuration d'un discours logique rigoureux, soit (du côté des Lumières émancipatrices) comme le pivot de la refondation du savoir<sup>43</sup>. Dans sa recherche du sens et de la vérité dans l'ambigu langage d'autrui, Sade analyse chaque élément linguistique – lignes, phrases, mots individuels<sup>44</sup>. Mais l'analyse du langage de l'Autre apparaît particulièrement difficile

<sup>40</sup> L'idéal du bonheur propre aux Lumières, qui conduit à la revendication d'un ordre et d'une raison comme propres à l'obéissance à la « loi de la nature », explique la superposition nature/raison. Voir : « Nature » e « Bonheur » in *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la direction de Michel Delon, Paris, Presses Universitaires de France, 2014, pp.880-886 et pp.190-191. La relation entre le langage, la nature, le cœur et la vérité est décrite par Sade parfois avec des modalités négatives : « jamais le mensonge n'a pu s'allier avec la nature » (à Mme de Sade, 8/2/1779, p.174) ; parfois avec des modalités positives : « Voilà une bien longue lettre [de moi] [...] : vous n'y devez voir que la nature et la vérité » (à Mme de Sade, 20/2/1781, p.278).

<sup>41</sup> Pour ce qui concerne l'inconséquence (le manque de logique) d'autrui : « Soyez conséquente, car l'inconséquence est l'emblème le plus sûr de la fourberie » (à Mlle de Rousset, 4 o 5/1779, p.202) ; ou encore, « Vos cruautés envers moi, et surtout [...] vos affreuses inconséquences » (à Mlle de Rousset, 5/1779, p.213). A l'égard du manque du « naturel » ou bien de « nature » dans le langage d'autrui, Sade relève : « Ce charmant signal revient trop souvent. Ça fait qu'il cesse d'être nature, [...]. Tout ce qui est affecté n'est plus naturel, et songez à l'importance de mettre de la nature dans le signal » (à Mme de Sade, 8/2/1779, p.174).

<sup>42</sup> Sade met l'accent sur l'inhabilité linguistique féminine quand il écrit « Tu ne comprends pas [...] [tu n'es] assez philosophes pour en rire [d'une phrase] » (à Mme de Sade, 22/3/1779, p.195, italique de Sade) ; « Ce langage-là [de la raison] [...] n'est pas fait pour les femmes. Ce sexe charmant qui la fait perdre ne doit savoir l'entendre ni la parler » (à Mlle Rousset, 22/3/1779, pp.186-189). Ou bien il réfléchit sur la relation femme/langage/sexualité quand il écrit : « [peut-être] je vous rencontrais dans le mien [de lit] [...]. [Mais] vous n'êtes point philosophes, vous autres femmes ; vous vous effrayez toujours de la nature » (à Mme de Sade, 22/3/1779, pp.186-189, italique de Sade) ; « Mais vous êtes philosophe ; vous avez un fort beau *contresens*, du maniement, de l'étréité dans le *contresens* et de la chaleur dans le *rectum*, ce qui fait que je m'accorde fort bien avec vous. » (à Mme de Sade, 7/1783, p.395, italiques de Sade).

<sup>43</sup> Pour F. Lotterie « on p[eut] lire la fameuse « querelle des Philosophes » qui s'ouvre en 1760 comme une variété, propre à la culture et l'idéologie des Lumières, de l'ancienne « querelle des femmes » » (Florence Lotterie, *Le Genre des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p.40). Cette dernière se dessine, entre la seconde moitié du XVIIIe siècle et le siècle suivant, avec l'émergence d'un corpus littéraire « au féminin » qui devient symptomatique à la fois de la culture émancipatoire des pré-Lumières et des Lumières et des tensions qui traversent le magistère culturel masculin de l'époque. Ces tensions sont essentiellement dues au fait que « une femme dans la philosophie [...] [y] introduit le corps » (*ibidem*, p.21). La séduction féminine se confond avec l'hybris cognitif dans la littérature satirique sur les femmes, tandis que dans les ouvrages qui présentent les femmes comme un modèle positif « la séduction [...] participe du travail du sens dans l'éveil et le développement du savoir [...] [d]es Lumières » (*ibidem*, p.61).

<sup>44</sup> L'activité analytique de Sade est signifiée par les expressions : « [Je vais] transcrire et confronter [...] différentes lettres » (à Mlle de Rousset, 5/1779, p.213) ; ou encore, « Toutes ces vérifications et confrontations là sont [...] essentielles » (à Mme de Sade, 20/2/1781, p.272). D'après Sade, sont capables de révéler le sens authentique d'un énoncé autrui : une conjonction (« Tu m'as dit [...] 'sinon point.' [...] Et le mot *sinon* [...] ? Sinon c'est-à-dire [etc] », à Mme de Sade, 4/10/1778, pp.163-164, italique de Sade) ; ou bien un nom (« la signer du [...] nom qui n'est absolument su que de toi et de moi dans l'univers ; et alors je le croirai. », à Mme de Sade, 6/1782, p.358) ; « nos petits papillons [...] ». Il y a deux façons de l'entendre [...] papillons sont des choses absolument entre toi et moi [...]. Si au contraire sous le nom générique de papillons tu as voulu entendre [etc] », à Mme de Sade, 1782, p.365). Puis, en examinant des unités

lorsque ce langage est articulé sous forme d'obscurs, mal décodables « signaux »<sup>45</sup>. Ces derniers devraient révéler, pour le « paranoïaque »<sup>46</sup> Sade, la date en chiffres de sa sortie de prison. Les signaux, semi-linguistiques et semi-chiffrés<sup>47</sup>, seraient cryptés dans les lettres de sa femme, laquelle aurait ainsi une maîtrise absolue sur lui, sur son destin. Sade répond en augmentant, dans son propre discours, l'exposition de ces signaux par des procédures analytiques (pseudo-)mathématiques. Ces derniers apparaissent donc, d'une part, comme une conséquence rationaliste<sup>48</sup> à la fausseté de l'Autre ; d'autre part, à mon avis, comme la cause de la manie numérique de Sade (cette dernière alors serait résultat final de l'échec communicatif). Croyant avoir compris, et donc maîtrisé, les règles du codage/décodage des signaux, Sade les présente sous une forme démystifiée, comme s'il s'agissait d'exercices cabalistiques-mathématiques<sup>49</sup> illustrant un pur processus logique: en plus de « calculer [...] [et] confronter [l]es lettres » (à Mme de Sade, 17/2/1779, p.180), il suggère de mettre « [les] lettres, en colonnes [...] faire des lignes » (à Mme de Sade, 22/3/1779, p.184-185), de composer « des alliances de chiffres [...] des cadrements de chiffres, des rapports, des ressemblances » (à Carteron, 1/1780, p.233). Ces procédés, en définitive, semblent pouvoir être ramenés à des expériences

---

linguistiques plus larges que le seul mot, Sade intercepte des contradictions logiques (et comme telles fausses) dans le discours de l'Autre, les identifiant parfois à des figures rhétoriques de pensée (une identification qu'Orlando approuverait probablement) : « Quel est l'être qui voudra se contenter de ce sophisme [...] ? » (à Mme de Sade 9/1778, p.152); ou bien, « une amphibologie, un logogriphe [...]. Faut-il absolument que tu [Renée] parles par amphigouri ? » (à Mme de Sade 21/10/1778, pp.169-70).

<sup>45</sup> Cela ressort de déclarations telles que: « de ces signaux [...] je n'ai déchiffré qu'un mot des dernières opérations » (à Mme de Sade, 4/10/1778, pp.162-3); « ces signaux [...] ou que je les comprenne ou que je ne les comprenne pas. Si c'est le premier, faites-les plus clairs [...] ; et si c'est le second, pourquoi le faites-vous ? » (à Mme de Sade 4/3/1781, p.281).

<sup>46</sup> Autant la croyance particulière concernant les *signaux*, que, plus largement, la croyance que l'Autre est mensonger, mettraient en évidence l'aspect paranoïaque du prisonnier. Il est à noter que chez les paranoïaques, les « distorsions concernent davantage la nature du sens qu'ils extrapolent de ce qu'ils ressentent que la nature de ce qu'ils perçoivent réellement »; *Personalità paranoide e psicopatica*, a cura di Roberto Bortoli, Roma, Borla, 2010, p.141. Dans le cas spécifique de Sade, l'obstacle paranoïaque est déplacé dans le langage, qui, comme nous le verrons, devient manie pour un code alphanumérique et ésotérique.

<sup>47</sup> Sade pose les deux termes *signaux* et *chiffres* comme quasi-synonymes : « Voilà [...] comme vous devriez vous y prendre pour vos signaux. Ce petit exemple peut servir à cinq cents chiffres » (à Mme de Sade ca 21/4/1780, pp.235-236). La corrélation signaux/chiffres a été également reconnue implicitement par Lever et Delon : voir : M. Lever, *D.A.F. marquis de Sade*, op. cit. p.349; voir : Michel Delon, *Arithmétique sadienne*, in *Sade, sciences, savoirs et invention romanesque*, sous la direction de Adrien Paschoud et Alexandre Wenger, Paris, Hermann, 2012, p.97

<sup>48</sup> Pour Lely, la manie des chiffres de Sade, loin de constituer un aspect psychotique, se pose plutôt comme une « réaction de défense de son psychisme, une lutte inconsciente contre le désespoir où sa raison aurait pu sombrer, sans le secours d'un tel dérivatif [rationnel] » ; G. Lely, *Vie de Sade*, CLP, t. II, p.31.

<sup>49</sup> Le formalisme mathématique de Sade rappellerait le formalisme cabalistique. Mais à cet égard, Lever observe : « On s'est maintes fois interrogé sur l'origine de cette bizarre arithmétique. Sade la tenait-il de quelque traité de kabbale ou l'avait inventée de toutes pièces ? Dans l'état actuel des recherches, on n'en sait rien. » (M. Lever, *D. A. F., marquis de Sade*, op. cit., p349). Nous espérons que notre étude pourra apporter une contribution sur le sujet. En outre, la mathématisation du langage, objet autant du travail récent de U. Eco (*Dall'albero al labirinto*, 2007) que de l'étude de R. Lullo au XIII siècle (*Ars compendiosa inveniendi veritatem*, 1271), a également intéressé Leibniz (*De Combinatoria*, 1666), dont les théories ont eu une influence sur le 18ème siècle. Mais Sade ne mentionne jamais Leibniz, du moins dans les textes privés et littéraires que nous examinons.

ludiques : « jouer sur le mot, sur le chiffre » (à Mme de Sade, 22/3/1779, p.185) : en effet, Sade fournit quelques exemples de jeux combinatoires de nombres et mots<sup>50</sup>.

### 3.2. Vers l'« isolisme ».

Nous en venons à la deuxième partie de notre analyse des lettres de Vincennes. Il est assez courant, mais pas moins vrai, de prétendre que la prison est un lieu cruel au point de priver les gens de leur humanité, de les rendre animalesques. Sade recourt à de nombreuses reprises à cette idée d'animalisation de l'être humain pour parler soit de lui-même (« animal » parce qu'il est enfermé dans une cage et devenu féroce en captivité), soit de l'Autre (« bestial » parce qu'il est lui aussi féroce, cruel, et parce qu'il n'est pas rationnel)<sup>51</sup>. L'« animalité humaine », qui commence à être systématisée par le Marquis (« La triste condition des bêtes [...] mon système [...] ne l'éloigne pas trop », à Mlle de Rousset, 17/4/1782, p.350) et qui ensuite sera formalisée dans l'œuvre (le règlement des 120 *Journées de Sodome* est rédigé « à l'exemple des animaux », 120J, p.63), l'animalité humaine donc trouverait son origine aussi bien dans l'expérience personnelle de l'emprisonnement que dans l'objective « loi de la nature ». Si cette dernière loi constitue une notion pivot de toute la culture du siècle, elle semble en revanche avoir été reprise par Sade non seulement pour des raisons culturelles homogènes à celles de l'époque, mais aussi pour des « raisons personnelles ». Tout d'abord, pour nier la loi sociale qui condamne son érotisme (qui est donc la cause première de son emprisonnement) ; ensuite pour la ségrégation dont il est victime et pour le mauvais exemple de l'Autre en tant qu'homme de pouvoir, et pourtant premier transgresseur de la loi (ces deux motifs l'éloignant de la communauté sociale)<sup>52</sup>. Sur la question du rapport de Sade à la loi, il semble nécessaire de citer la

<sup>50</sup> Voici quelques exemples de combinaisons alphanumériques : « il vous fallait un 24 [...] vint le 4: et voilà le 24. [...] Quand je voudrais former un 16, puisque selon vous, seize et cesse, c'est la même chose [...] voilà une cess-ation » (à Mme de Sade ca. 21/4/1780, p.235. Selon toute vraisemblance, Sade fait ici référence à un défaut d'élocution dans la prononciation de René) ; « [votre] détestable et imbécile jeu de mot est le nom du saint de ce jour [...] vous avez lié le nom de ce polisson aux chiffres 5 et 7 » (à Mme de Sade, tra 8 e 10/1782, pp.331-332).

<sup>51</sup> Parlant de lui comme d'un animal en captivité : « j'étais libre alors, j'étais un homme, et à présent je suis *un animal de la ménagerie de Vincennes* » (à Mme de Sade, 22/3/1779, p.188, italique de Sade) ; ou bien comme d'un animal féroce « cette troupe de polissons qui allaient insulter [...] le lion qu'on retenait dans une cage de fer. [...] Si l'animal eut rompu ses freins [...] jugez mes sentiments par la comparaison » (à Mme de Sade 3 o 4/1779, p.198). La férocité et la stupidité de l'Autre-animal sont exprimées dans des phrases telles que : « [vos] procédé sont [...] d'une férocité imbécile pareille à celle des tigres et des lions. » (à Mme de Sade, 17/2/1779, pp.177-179) ; « [Mes] scélérats [...] ce sont des animaux, ce sont des imbéciles » (à Mme de Sade, 17/2/1779, pp.177-179). En se référant ensuite au langage et/ou au code à signaux de l'Autre, Sade écrit : « Ces lettres mystérieuses ont [...] été plus bêtes que les autres » (à Mme de Sade, 4/10/1778, p.165); ou bien, « tous tant que vous êtes des *animaux à signal* » (à Mme de Sade, 8/2/1779, p.174, italique de Sade).

<sup>52</sup> Pour le premier point, que l'on considère une phrase telle que : « mes principes et mes goûtes ne peuvent s'allier avec les lois françaises. » (à Mme de Sade, 11/1783, p.410). En ce qui concerne le second point, on peut citer des déclarations telles que : « il faudra que j'aie à vivre dans un bois en sortant d'ici, par l'impossibilité où l'état dans lequel je suis me mettra de vivre avec les hommes ! » (à Mme de Sade, 17/2/1779, p.179) ; ou « [Je suis] un homme [...] que le malheur aigrit au point de rendre insociable » (à Mlle de Rousset, 5/1779, p.213). Pour le troisième aspect, voir des exemples tels que : « il n'appartient pas au vice et à l'horreur le plus caractérisée du vice de vouloir réformer ni punir

bien connue thèse lacanienne de la soumission paradoxale du « sujet pervers » ou sadique à la loi (l'impératif catégorique) de la jouissance : elle induit le sadique à se poser comme instrument, objet de la jouissance de l'Autre, le sadique assumant alors une posture masochiste<sup>53</sup>. Dans le cas précis des missives de Vincennes, la pulsion masochiste de Sade se manifeste à plusieurs reprises, et s'articule autour de son rapport à la détention comme effet de la loi<sup>54</sup>. À ce point, nous tirons une conclusion provisoire : la condition animale et l'éloignement parallèlement de la loi sociale et/ou de la communauté humaine, introjectées par le sujet comme ses expressions, constituent de retour un refus de la relation avec l'Autre ; refus tout à fait cohérent avec l'échec communicatif vécu par le Marquis et discuté précédemment.

Pour cette condition de séparation communicative et relationnelle par rapport à l'Autre, nous avons déjà parlé d'« isolisme », un terme/concept sur lequel il est bon de s'attarder maintenant. Plus tard revendiqué par les héros libertins comme leur trait distinctif<sup>55</sup>, l'« isolisme » comme trait biographique du Marquis se profile bien avant les lettres de Vincennes. Nous en reconnaissons la présence déjà pendant l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de Sade ; Lever mentionne également l'« impuissance à dire » qui aurait affecté Sade « dès l'enfance »<sup>56</sup>. Partant des événements biographiques précédents, avec Benvenuto et De Masi nous pourrions considérer l'acte « pervers » et en particulier masochiste comme le résultat d'une douleur traumatique dans la relation avec l'Autre maternelle (avec l'objet d'amour primaire)<sup>57</sup> : un cas qui (même à la lumière des thèses de Klossowski

---

[mon] vice » (Mme de Sade 21/5/1781, p.323), « mes correcteurs [sont] des hommes encore plus mechans que moi, [...] endurcis dans le crime, [...] [mais] ce n'est qu'à ceux qui la respectent [la vertu] a se mêler de réformer le vice. » (à Mme de Sade 14/12/1780, p.356, graphie originale);

<sup>53</sup> Voir Massimo Recalcati, *Jacques Lacan. La clinica psicoanalitica : struttura e soggetto (vol. II)*, pp.424-439. Selon Lacan lui-même, « se reconnaître comme l'objet d[u] désir, c'est toujours masochiste » ; J. Lacan, *Le Séminaire. Livre X. L'angoisse, 1962-1963*, op. cit., p.127

<sup>54</sup> Alors qu'ailleurs il revendique l'inanité de la peine carcérale, Sade écrit dans une lettre : « mes juges, ils n'ont eu pour moi que de la rigueur, et j'en voulais » (à Gaufridy, 18/7/1778, p.137). En d'autres lieux, l'impulsion masochiste semble être articulée par Sade à autour de figures corporelles crues, autour d'invocations à son autodestruction ou autour de souffrances ou des destructions liées à l'érotisme. Nous citons quelques exemples, bien qu'ils soient plus nombreux : « des épisodes mille fois plus cruels encore et qui, révoltant totalement ma tête, me la feront au premier moment briser contre les grilles qui me retiennent. » (à Mme de Montrueil, 13/3/1777, p.119); « celui qui, comme moi, ne compte ses années que par ses malheurs, ne doit regarder son anéantissement que comme l'instant heureux qui vient briser ses chaînes. » (à Mme de Sade 27/7/1780, p.252) ; « toutes les inquiétudes [...] que le vice traîne à sa suite [...] sont au contraire des jouissances; ce sont comme les rigueurs d'une maitresse qu'on aime : on serait désolé de ne pas souffrir pour elle. » (à Mme de Sade, 7/1783, p.398).

<sup>55</sup> Pour *Les 120 Journées*, voir quelques passages indiquant la condition d'isolement, soit relationnelle, soit physique et responsable du déchaînement érotique : « Chacun pour soi dans ce monde » (120J, p.98) ; « Je suis seul ici, j'y suis au bout du monde [...]. De ce moment-là, les désirs s'élancent avec une impétuosité qui ne connaît plus de bornes », (120J, p.193). Dans *l'Histoire de Juliette*, la condition « isoliste » est articulée par exemple dans les cas suivants : « Ce n'est qu'en nous seules que doit consister cette félicité » (HJ, VIII, p.20) ; « il faut savoir se garantir seul des écueils dont il [le monde] est rempli » (HJ, VIII, p.175).

<sup>56</sup> M. Lever, *D. A. F., marquis de Sade*, op. cit. p. 61. Lever note en outre que l'enfant Donatien « ne tardera pas à se renfermer derrière ce mur d'incommunicabilité et d'incompréhension qui le sépare des êtres » (*ibidem*, p.60).

<sup>57</sup> Nous citons avec les initiales S.B. et F.M. suivies du numéro de page les contributions de : S. Benvenuto, *Perversioni, sessualità, etica, psicoanalisi*, op. cit.; Franco de Masi, *La perversione sadomasochista*, Torino, Bollati-Boringhieri, 2007

et de Lever déjà mentionnées) semble être celui de Donatien et de sa mère Eléonore, mère qui abandonne son fils. Lors d'un premier engouement de l'adolescent Sade pour une amie de Mme de Longeville, cette dernière (substitut maternel pour Donatien) commente : « l'on jugerait qu'il sentait des choses *qu'il ne pouvait pas dire* »<sup>58</sup>. Ensuite, à l'âge de vingt ans, Sade lui-même écrit : « [il ne faut] *jamais [...] se livrer à personne [...]* (car presque toujours ce sont ceux qui [...] paraissent le plus chercher votre amitié qui *vous trompent le plus*) » (au Comte de Sade, 12/8/1760, p11-12, je souligne). Une dizaine d'années plus tard, Sade accusera de mensonge ses maîtresses, et, surtout lors de son enfermement à Miolans, ses amis et sa belle-mère<sup>59</sup>. On parvient ainsi au moment de son emprisonnement à Vincennes, quand Sade doit constater les répercussions que la rencontre relationnelle-communicative manquée (à cause de la fausseté de l'Autre) a sur sa propre intériorité et personnalité. Ces répercussions, qui consistent parfois en des sentiments négatifs (annulant ceux positifs), peuvent donc être considérées comme des épiphénomènes de la condition « isoliste » de Sade. Par exemple, la fausseté retracée dans le langage de l'Autre et la souffrance due à l'enfermement amènent Sade à recourir à son tour au mensonge ainsi qu'à la tentative rationnelle de se dépouiller de tout sentiment pour ne pas souffrir (ce qui esquiverait une *métamorphose* intérieure chez lui)<sup>60</sup>. Ou bien, tout en se plaignant de sa propre solitude<sup>61</sup>, il répond à l'absence de l'Autre par

---

(1999). Et bien, " le traumatisme, dans le langage analytique, est l'événement historique : quelque chose qui fait irruption dans la vie d'un sujet et en change le cours " ; mais aujourd'hui les analystes " ne croient pas que cet événement soit ponctuel, mais qu'il se dénoue dans la série [...] des ruptures et des déceptions dans le rapport avec la mère et avec les " autres significatifs " ". (S.B., p.74). Dans ce cadre, du traumatisme est "souligné la souffrance de l'enfant [envisagée par Ferenczi dans les années trente,] dérivée de l'incompréhension systématique des adultes" (F.M., p.124). Si ce discours a une valeur générale, dans le cas particulier des perversions, " la pratique psychanalytique a longtemps suggéré combien l'acte pervers soit lié à une forme de douleur psychique, en particulier à la dépression et à la colère [...] [due à] l'absence - physique ou mentale - de la mère " (S.B., p.42). Ainsi "L'attaque masochiste à la vie peut être une réponse paradoxale visant à faire taire la souffrance intolérable d'être exposé à une douleur insupportable", en particulier en ce qui concerne "la relation traumatique dans la relation initiale avec l'objet d'amour" (F.M., p.54).

<sup>58</sup> De Mme de Longeville au comte de Sade, 8 septembre 1753, in Maurice Lever, *Papier de Famille, Le règne du père (1721-1760)*, Paris, Fayard, 1993, p. 612.

<sup>59</sup> Nous citons pour chacun de ces destinataires, à titre indicatif, un exemple (bien qu'il y en ait plusieurs autres) "Te voilà donc démasqué[e], monstre! [...] L'artifice est bien grossier [...]. Tu sentiras alors toute l'horreur de ton abominable fausseté » (à Mlle de Beauvoisin 1/1766 ?, pp.24-25) ; « La cruauté outrée d'une belle-mère [...] les mensonges, les entortillages, les tromperies dont on m'endort » (au Comte de la Tour, 1/5/1773, p.60) ; « l'amitié n'est qu'un sentiment idéal [...] Mais je me détrompe » (à Gaufridy, 10/9/1775, p.82).

<sup>60</sup> Sur le premier point, voir les affirmations suivantes : « Je dissimulerai, parce qu'on m'a appris à être faux » (à Mme de Sade, 4/10/1778, p.164) ; « Ce sont des leçons de fausseté qu'on m'a données : j'en profiterai, oui, j'en profiterai, et je serai un jour aussi fourbe que vous. » (à Mme de Sade, 8/3/1784, p.434). En ce qui concerne le deuxième point, que l'on prenne des exemples tels que : « ce que j'ai souffert...ce que j'ai senti...je ne veux plus m'y exposer." (à Mlle de Rousset, 4 o 5/1779, p.200) ; « Mon parti est bien pris de ne plus prendre sur quoi que ce soit aucune espèce d'inquiétude possible. » (à Mme de Sade, 6/1782, p.357). A l'égard de ce que nous pouvons considérer comme sa métamorphose intérieure, écrit le prisonnier : « en 1777 [an de l'enfermement] [...] mon âme n'était pas encore endurci, [...] depuis [...] [on l'a] rend[u] inaccessible aux bons sentiments » (à Mme de Sade, 1782, p.372) ; « Souvenez-vous que vous ne tirerez jamais aucun bien de rendre mon âme farouche et d'accoutumer mon cœur à l'insensibilité » (à Mme de Montrueil, 13/3/1777, p.119).

<sup>61</sup> En énumérant les torts qu'il pense avoir subis de la part de son amie Milli : « 1° [...] m'avoir dit que je n'avais point d'amis. [...] J'ai été [...] violent, insolent [...] [Mais] que l'on me montre de l'amitié [...] et l'on verra deux êtres tout différents. » (à Mlle de Rousset, 4 o 5/1779, pp.199-201) ; ou, envisageant un désert relationnel : « Ah ! [...] comme on

une décision encore plus isolante : « Je me renfermerai dans moi-même » (à Amblet, 1/1782, p.349). Et comme l'indique Sade dans une lettre (à Mme de Sade, 7/1783, p.398-399), ce replie sur soi-même, cette clôture dans un « abîme » ou une « cloaque » intérieur-e, accentue les excès imaginatifs du reclus : une idée que l'on retrouve (non sans étonnement) dans la notion de « refuge » mental sexualisé postulée par certains psychanalystes (Steiner, De Masi)<sup>62</sup>. D'autre part, le reclus cherche toujours le contact avec l'Autre, lui demandant consolation (compassion) ou de réparer ses propres « fautes érotiques » ; mais cette double demande n'est pas satisfaite par l'Autre<sup>63</sup>. Sade décide alors de rendre à l'Autre la même non-indulgence (non-pardon), en ouvrant la voie à sa pulsion destructrice (souvent qualifiée de « sadique » par la psychanalyse), à des sentiments de colère et de haine<sup>64</sup>, à sa volonté de vengeance. Pour réaliser cette dernière (qui a peut-être quelque chose en commun avec l'orgueil<sup>65</sup>) Sade, dans sa cellule, n'aurait pas de moyens ; il a toutefois un autre instrument valable :

---

vient de me convaincre que je n'ai plus personne au monde qui s'intéresse à moi ! » (à Mme de Sade, tra 8 e 10/1782, p.331). La solitude relationnelle est doublée par la solitude physique, et cette dernière chauffe l'imagination : « [on m']enflamm[e] l'imagination par la solitude. » (à Mme de Montrueil, 13/3/1777, p.119). Une déclaration semble faire référence à la fois à la solitude relationnelle et à la solitude corporelle : « Je vous enverrai [...] une petite dissertation [...] sur les dangers de la solitude et les funestes effets des prisons où elle s'exige [...] pour la compos[er] [...] ma seule expérience m'aura suffi » (à Mme de Sade 30/4/1781, p.314, italique de Sade).

<sup>62</sup> Steiner a parlé de « refuges mentaux » comme d'« une zone de l'esprit où l'on n'a pas à faire face à la réalité, où les fantaisies et la toute-puissance peuvent exister sans contrôle et où tout est permis. C'est souvent cette caractéristique qui constitue l'attrait du refuge pour [...] [les sujets] pervers ou psychotiques » ; John Steiner, *I rifugi della mente*, Torino, Bollati Boringhieri, 1996, pp. 17-20 [Psychic Retreats, Pathological Organisations in Psychotic, Neuronic and Borderlin Patients, London, Routledge, 1993]. De Masi, reprenant l'idée de Steiner mais en la référant au cas spécifique des perversions, affirme : « La sexualisation est l'équivalent d'un état psychique spécial à caractère masturbatoire [et donc solitaire], un retrait précoce de la réalité et de la relation avec l'autre. Ce retrait sexualisé est, à mon avis, le noyau et la genèse de toutes les perversions [...] [dans lesquelles] le psychisme reste prisonnier de la recherche d'un plaisir drogué » ; F. De Masi, *La perversione sadomasochista*, op. cit., p.105.

<sup>63</sup> A l'égard des demandes de consolation du prisonnier : « le monde a donc bien changé [...] autrefois, il accordait le plus au moins de consolation. » (à Amblet, 1/1782, p.348) ; « mes plus grands tourments ne m'étaient venus que de toi [Renée]... toi dont je devrais seule attendre de la consolation. » (Mme de Sade 21/10/1778, p.168). En ce qui concerne les demandes de réparation de ses fautes : « Le ciel qui m'entend m'est témoin que si je la [Renée] conserve, ce n'est que pour tâcher de réparer ma vie » (Mme de Montrueil, 2/9/1783, p.401) ; « avec [ma femme] j'ai le plus grand désir de réparer beaucoup d'inconséquences de ma jeunesse » (Mme de Sade 11/1783, p.419).

<sup>64</sup> Souvent, le non-pardon est considéré comme définitif (« jamais ») : « Non, jamais je ne pardonnerai l'infamie de m'avoir fait reprendre... » (à Mme de Sade 3 o 4/1779, p.197) ; ou bien, « il y a de certaines choses qui ne se pardonnent jamais » (à Mme de Sade 4/2/1783, p.374). Le non-pardon de Sade à l'égard de l'Autre est accompagné d'émotions de colère et de haine : « la rage dans le cœur et la plus ferme envie de la faire éclater » (à Mlle de Rousset, 5/1779, p.213) ; « Ma portion de haine ne se divisera pas [...] j'ai trop envie de la réserver toute entière à c[eux] à qui elle est bien due » (à Mme de Sade 27/7/1780, p.248).

<sup>65</sup> Si l'érotisme, l'amour sexuel est identifiable à l'amour de soi, celui-ci est à son tour approchable à la vengeance et à l'orgueil dans la mesure où tous trois sont une préservation et un renforcement de soi, impliquant une exclusion de l'Autre. Mais la sexualité (proprement dite, non masturbatoire) implique une ouverture corporelle vers l'Autre, qui divise aussi l'être du sujet, l'affaiblissant ; cependant, l'orgueil et la vengeance arrivent bientôt " au secours " de la volonté de puissance du sujet. Une telle idée pourrait donner un sens plus unitaire et plus dense à deux extraits : l'un des lettres de Vincennes (« [l]es passions ! [...] quand il [l'homme] est forcé d'en rougir, à la fin son orgueil, arriv[e] aussitôt au secours », à Mme de Sade, ca. 28/3/1781, p.283) ; l'autres des *120 Journées* (« Il semble que l'orgueil souffre à s'être laissé voir à une femme dans un pareil état de faiblesse et que le dégoût naisse [...] alors. [...] – Mais de ce dégoût pourtant, dit Durcet, naît souvent d'un projet de vengeance. » ; 120J p.87, je souligne)

son imagination et, donc, son écriture, pour lui douées d'une fonction (vindicative et avec cela) consolatrice<sup>66</sup> (fonction humanitaire que l'Autre n'a pas su exercer envers lui).

#### 4. ANALYSE DU DIALOGUE ENTRE UN PRÊTRE ET UN MORIBOND, DES INFORTUNES DE LA VERTU, DES 120 JOURNÉES DE SODOME E DE L'HISTOIRE DE JULIETTE.

Nous commençons maintenant à nous occuper des œuvres de Sade : à partir de ce moment, la relation entre l'homme et l'œuvre semble tourner le pivot vie-texte et pouvoir se renverser : c'est l'œuvre qui structure l'homme, qui symbolise l'expérience personnelle. Désormais, c'est l'étude du texte qui va conséquemment guider notre analyse. Avançons donc notre hypothèse exégétique de l'œuvre sadienne en adoptant préalablement le modèle de M. Recalcati (qui entend l'œuvre artistique comme une reformulation des signifiants biographiques), et en reprenant aussi l'idée de Ch. Thomas selon laquelle « Sade [...] est parti de l'énigme qu'il constitue pour lui-même. Il édifie son œuvre afin d'éclairer cette énigme »<sup>67</sup>. Cependant, il nous semble opportun de clarifier cette idée d'« énigme de soi ». A cause de son langage (faux et donc) indéchiffrable, incompréhensible, l'être de l'Autre resterait énigmatique aux yeux de Sade. Tout aussi énigmatique pour Sade serait son propre érotisme obscur (à la fois « sombre » et « inintelligible »), qu'il lie à l'« âme » et/ou au « cœur » (selon des modalités typiques du XVIIIe siècle), et sur lequel en effet il s'interroge dans certaines de ses lettres<sup>68</sup>.

<sup>66</sup> Sade fait parfois référence à la volonté de vengeance en elle-même : « Je m'y mangerai l'âme plutôt que de ne pas m'en venger... » (à Mme de Sade, 22/3/1779, pp.194) ; « [je veux] faire subir à [s]es bourreaux le même traitement qu['] il aur[a] reçu d'eux » (à M. Le Noir, 20/2/1781, p.263). D'autres fois, cette même volonté est décrite comme concomitante et/ou conséquente : au processus d'imagination/de la pensée (« Je me vengerai [...] par tout ce qu'on peut imaginer de pis », à Mlle de Rousset, 20 o 25/4/1781, p.313 ; « mon esprit ne travaille et ne s'occupe qu[e] [...] de me venger [...] des coquins [...] et de publier leurs infamies [...]. J'y parviendra, je l'espère, et cette idée me console de tout. », au Chavalier de Puget, 10/1787, p.457) ; ou bien au processus d'écriture (« Des papiers, de l'encre [...] quelques ressouvenirs [...] et les imprimeurs de La Haye. Oh ! quels délices ! Le plaisir que je m'y promets adoucit toutes mes peines. » ; à Mme de Sade 5/1779, p.208 ; « je la déshonorerai [Mme de Montreuil] par des écrits publics », à M. Le Noir, 12/4/1781, p.294). À partir de ces exemples, nous pouvons voir comment pour Sade, l'écriture et/ou l'imagination avaient une fonction consolatrice dans la mesure où connotée/s par la vengeance, mais aussi l'imagination dans la mesure où connotée érotiquement (« toutes ces choses-là et leur ressouvenir [sont] toujours ce que j'appelle au secours quand je veux m'étourdir sur ma situation [...] une infinité des choses et de détails, très délicieux selon moi, et qui savent bien adoucir mes malheurs quand je laisse errer mon imagination », à Mme de Sade, 1782, pp.372-373)

<sup>67</sup> Chantal Thomas, *Sade*, op. cit., p.116.

<sup>68</sup> Sur le mystère de son propre érotisme, observe Sade : « j'éprouve une chose forte étonnante que je n'avais jamais sentie dans le monde. Je voudrais que quelque beau médecin de l'âme me l'expliquât. On désire vingt fois par jour, avec une violence singulière, toutes sortes de choses » (Mme de Sade, 22/3/1779, p.195). Ou bien, il met en rapport la passion au cœur : « le cœur de l'homme dominé par ses passions ! Rien n'en peut altérer l'impétuosité » (à Mme de Sade, ca. 28/3/1781, p.283). Sade ramène donc la cupidité à l'« âme » et au « cœur », de même que ses contemporains. Ainsi par exemple, Mme de Tencin, valorisant l'instinct comme guide suprême de l'homme, propose un « philosophie du cœur humain ». A son roman érotique et d'inspiration autobiographique *Monsieur Nicolas* (1794-1797), Rétif donne le sous-titre de « le cœur humain dévoilé ». Rousseau affirme « l'âme s'échauffe et se livre à ces transports sublimes, qui font le délire des amants et le charme de leur passion » ; Jean-Jacques Rousseau, *Esprit, maximes et principes*, 1764, à Neuchatel, chez les Libraires associés, pp. 118-119, consultato su <https://archive.org/details/espritmaximeset00rous/page/118>. La Mettrie disait : « l'honneur, la raison, toutes ces belles

On pourrait donc parler globalement de l'« énigme de l'être » : énigme qui concerne le moi ou l'Autre – en particulier l'Autre féminin –, la dimension érotique ou celle relationnelle-communicative, bref, la nature humaine ou, plus largement, la « nature » (selon l'oscillation typique au XVIIIe siècle). C'est par rapport à cette énigme que Sade, dans son désir d'avoir désormais un rôle actif et dominant par rapport à la connaissance, définirait les propos qui guident son œuvre : « tout dire » et « tout connaître »<sup>69</sup> de l'érotisme et/ou de l'être humain. L'œuvre de Sade, se posant comme quête linguistique-cognitive de soi et de l'Autre, serait la réarticulation en symboles conscients de son fantasme<sup>70</sup> sexuel et maternel et de ses lacérations communicationnelles-relationnelles. C'est précisément en raison de son « pouvoir » de symbolisation que l'œuvre deviendrait pour Sade un moyen pour se rapprocher progressivement de la transparence linguistique-cognitive relative à l'« énigme de l'être »<sup>71</sup>. Pour vérifier notre hypothèse exégétique, nous analysons des œuvres sadiennes, écrites pour la plupart en cellule : le *Dialogue entre un prêtre et un moribond* (1782), *Les 120 Journées de Sodome* (1785), *Les Infortunes de la vertu* (1787) et le dernier grand roman, *l'Histoire de Juliette* (1801). Notre analyse reprenne le modèle de la négation freudienne d'Orlando, en considérant donc l'œuvre : comme un système qui véhicule quelque chose de l'inconscient de l'auteur, surtout à travers les figures de style, et comme structurée selon les paires de contraires

---

chimères [...] s'évanouissent enfin. [...] Les sentiments du cœur ne peuvent lui [à la volupté] suffire", Julien Offray de La Mettrie, *L'école de la Volupté*, 1746, à Cologne, chez Pierre Marteau, p.4, consultato sul sito: <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k311122v/f4.item>). Donc le cœur (qui peut être considéré comme une réinterprétation de la notion traditionnelle d'âme selon l'idéale contemporain de nature et les nouveaux modèles gnoséologiques du sensualisme empirique) est essentiellement considéré comme le siège de sentiments susceptibles de conduire au dérèglement spirituel et charnel. Le lemme « cœur » semble ainsi se rattacher à l'idée d'« instinct », de « pulsion intérieure archaïque et obscure », de « désir non maîtrisable et non épuisable », d'« inconscient », dirions-nous en termes modernes.

<sup>69</sup> Il est vrai que les auteurs libertins et les auteurs des Lumières manifestent une volonté gnoséologique totalisante, « encyclopédique », concernant l'homme, sa nature, son « cœur » ; mais qu'il s'agisse d'une tendance générale n'exclut pas notre hypothèse. C'est la thèse selon laquelle le besoin de savoir de Sade, exprimé dans le propos esthétique de « tout dire » et dans celui concomitant de « tout connaître » – tout, c'est-à-dire, supposons-nous, l'aspect conscient et celui inconscient de l'être et de la sexualité –, ce besoin serait dirigé avant tout vers ce qui l'intéresse le plus : soi-même, son propre érotisme et (ou plutôt comme une forme de) sa relation avec l'Autre. Le propos de « tout dire » est pleinement énoncé sur la fin de *l'Histoire de Juliette* (HJ, IX, p.586). Le propos de « tout connaître » guide *Les 120 Journées de Sodome* en tant qu'œuvre-catalogue de passions ; mais en vérité dans ce texte s'exprime aussi l'autre propos : « tout dit, tout analysé » (120J, p.69).

<sup>70</sup> Si Recalcati rejette la pathographie, la lecture de l'œuvre à la lumière du fantasme de son auteur, nous devons assumer le caractère « pathographique » de notre étude, car, dans le cas spécifique de Sade, il semble indéniable que le fantasme, la scène imaginaire, ait un rôle fondateur dans son écriture érotico-voyeuriste.

<sup>71</sup> Orlando a souligné le "danger" inhérent au cercle vicieux (destinateur->message->destinateur), c'est-à-dire celui de faire perdre au message littéraire son aspect communicatif quand on le considère comme moyen-et-but du destinateur pour connaître son propre inconscient. Mais ce danger est écarté par nous parce que ce que nous analysons sont des passages textuels dans lesquels Sade lui-même signale l'existence d'une dimension inconnue, inconnaisable de l'être, et expose une volonté d'étudier, de connaître l'homme. Ainsi dans *les Étrennes philosophiques* : « Tu veux analyser les lois de la nature, et ton cœur, ton cœur, où elle se grave, est lui-même une énigme dont tu ne peux donner de solution ! » (CLP, XIV, p.35). Ainsi, dans le manifeste poétique *Idée sur les romans* (préface aux *Crimes de l'amour*), Sade parle de la nécessité d'une « étude profonde du cœur de l'homme, véritable dédale de la nature » (CLP, X, p.12) et d'une nature « dont il ne nous appartient pas de dévoiler le motif » (CLP, X, p.22).

suivantes et leurs intersections réciproques. La première paire de contraires est constituée de la négation des sentiments humanitaires, altruistes (positifs), et de l'affirmation des sentiments inhumains, destructeurs (négatifs)<sup>72</sup> : toutes deux définissent le fondement théorique (et anti-éthique) de la cruauté sexuelle (et/ou de l'impossibilité relationnelle et communicative), et sont donc traitées par les libertins dans leurs dissertations philosophiques. La deuxième : le personnage féminin-maternel dans sa relation d'opposition au personnage masculin, le premier faisant l'objet des sentiments négatifs et donc de la cruauté érotique la plus effrénée du second. La troisième : la possibilité de connaître soit la nature, soit la nature humaine, ou au contraire l'impossibilité de comprendre ni l'une ni l'autre. Ces oppositions thématiques, présentant une certaine continuité avec la correspondance de Vincennes, nous semblent mettre en évidence non seulement la réélaboration, en tant que fonction-auteur, de l'expérience d'écriture personnelle, mais surtout des aspects à notre avis centraux dans la structuration du texte, dans une conception aussi synchronique que diachronique. Donc l'étude de ces thèmes, à caractère intra-textuel et intertextuel (et donc dans ses aspects évolutifs), nous permet: d'évaluer ce qui, dans la sensibilité de l'auteur et en amont de l'homme, varie ou au contraire reste stable; ou à l'inverse, dans la sensibilité de l'homme et en amont de l'auteur, de vérifier s'il est vrai qu'à travers la quête constituée par le travail d'écriture, Sade en viendrait à structurer de façon nouvelle et plus transparente son expérience communicative-relationnelle et existentielle.

#### ***4.1.II Dialogue entre un prêtre et un moribond et Les infortunes de la vertu.***

Nous passons plus rapidement en revue les deux textes plus courts. Nous nous concentrerons sur les raisons pour lesquelles nous avons choisi pour eux des sous-titres possibles : respectivement, « la morale altruiste mourante » et « les infortunes du remords ». Disons tout d'abord que le *Dialogue* apparaît cohérent avec le contexte culturel de l'époque. D'une part parce que, en mettant en scène la confrontation philosophique entre un homme d'église et un libertin mourant, il s'inscrit dans la tradition du libertinage érudit. D'autre part parce qu'il présente à la fine une morale altruiste typique des Lumières, une forme de rencontre avec l'Autre. En effet, Sade écrit : « Toute la morale humaine est renfermée dans ce seul mot : rendre les autres aussi heureux que l'on désire de l'être soi-même et ne leur jamais faire plus de mal que nous n'en voudrions recevoir : [...] il n'est besoin que d'un bon cœur. [...] sois homme, sois humain » (DPM, p.11). Non sans étonnement, nous sommes ici loin de

---

<sup>72</sup> Celui de l'apathie, de l'absence de sentiments, semble de facto un idéal inaccessible aux les libertins : s'il pouvait être atteint, les personnages n'auraient même pas à articuler leurs sentiments négatifs. Delon a également présenté l'apathie sadienne comme paradoxale : « Le libertin rêve de contrôler son corps aussi bien que celui d'autrui, d'en maîtriser les réactions les plus organiques, les moins volontiers. Sade théorise ce paradoxe sous le nom d'apathie ». Michel Delon, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières, 1770-1820*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p.408.

la « philosophie de la cruauté » typiquement sadienne : en effet, la maxime morale proposée par le mourant/Sade (déjà esquissée dans les *Étrennes philosophiques*<sup>73</sup>) est une réinterprétation du commandement chrétien d'aimer son prochain comme soi-même. Et d'autre part, cette conception altruiste de Sade est destinée à périr. A cet égard, si – selon un processus freudien de déplacement et de condensation – on est autorisé à voir quelque chose de l'auteur dans le personnage et à considérer comme significative<sup>74</sup> la mort de ce dernier, alors on pourrait peut-être conclure ce qui suit. Du moment que le personnage porteur du message éthique meurt, la « leçon humaine » mourrait également : Sade, transposant (métamorphosant) la « religion humanitaire » en « religion de l'érotisme »<sup>75</sup>, se lance sur la voie de la cruauté sexuelle, qui n'inclut plus l'éthique et/ou l'Autre. Quant aux *Infortunes* et au sous-titre que nous avons choisi, Delon note que « la critique du remords [...] est récurrente chez Sade »<sup>76</sup>. Le spécialiste, tout en reconnaissant la récurrence du thème, ne semble pas avoir voulu l'approfondir dans ce contexte ; cependant, il nous a suggéré la voie pour le faire. Car si la critique du remords peut être interprétée comme (apte au) déni de ce dernier ; si le déni, selon Freud, est une modalité par laquelle le sujet prend conscience de ce qu'il cherche à refouler<sup>77</sup> ; alors la fréquence de la critique/du déni du remords confirmerait combien le retour du remords, comme sentiment réprimé/refoulé, est pressant pour Sade lui-même. Cependant, dans le texte analysé, il n'y a pas de véritable critique du remords : elle est plutôt exprimée à condition de sa négation. Pour mieux dire, il y a une négation partielle de la négation (une affirmation partielle) du remords et/ou la critique du remords semble condensée et déplacée vers d'autres thèmes qui l'atténuent ou l'annulent. Ce dernier cas semble pouvoir être retracé dans l'incipit, où le remords est celui, *de facto* nul, du narrateur/auteur pour avoir écrit l'œuvre, et où la négation du remords est rendue possible par le passage des termes sentimentaux aux termes métalittéraires : « Pourra-t-on former quelque remords d'avoir établi [...] [une] leçon si philosophique [...]? » (InV, p.4). Immédiatement après, le narrateur/auteur décrit l'œuvre comme utile à « établi[r] [...] une partie du développement de ses plus secrets énigmes [de la providence] » (InV, p.4). Il est intéressant de

<sup>73</sup> Dans les *Étrennes philosophiques*, écrivait Sade : « Songe [...] que c'est pour rendre heureux tes semblables, pour les soigner, pour les aider, pour les aimer, que la nature te place au milieu d'eux » ; CLP, XIV, pp. 36-37.

<sup>74</sup> Au moins à une autre occasion, Sade semble lier une mort fictive à un " passage " personnel : dans la *Nouvelle Justine*, la mort de l'héroïne marquerait la fin de l'obsession de Sade pour la figure de la victime, cette dernière étant remplacée par un autre modèle de figure féminine, sadique et philosophe, celui de Juliette.

<sup>75</sup> Cette permutation semble justifier l'utilisation par Sade du lexique religieux pour décrire les scènes sexuelles. En voici quelques exemples : « Dit Clément en [...] collant un baiser impure sur [l]a bouche [de la fille, il dit]... « voilà le temple où je vais sacrifier » » (InV, p.80) ; « il n'avait pas pour son idole, quand l'encens venait de s'éteindre, une ferveur de culte aussi religieuse que [dans] le délire [...] » (120J, p.87) ; « [Delbène] m'assura que je pourrais regarder comme déjà sacrifiée la victime qu'immolaient d'avance mes perfides désirs. » (HJ, VIII, p.38).

<sup>76</sup> M. Delon, *Histoire de Juliette. Notes*, BP, t.III, p.1390.

<sup>77</sup> "Die Verneinung ist eine Art, das Verdrängte zur Kenntnis zu nehmen, eigentlich schon eine Aufhebung der Verdrängung, aber freilich keine Annahme des Verdrängten." ; S. Freud, *Die Verneinung*, 1925, in GW, Bd. XIV, p. 12 [La negazione, in FOC, t. II, p.1010].

constater que les deux thèmes d'une mystérieuse entité supérieure et du remords apparaissent associés l'un avec l'autre à la fin du récit aussi, et cette fois-ci ils sont énoncés par l'alter-ego féminin de Sade. En effet, dit Juliette (ou Mme de Lorsange) : « Ces caprices du sort sont des énigmes de la Providence qu'il nous n'appartient pas de dévoiler, mais qui [...] sont un avertissement que le Ciel me donne de me repentir de mes travers, d'écouter la voix de mes remord » (InV, p.120). La référence au ciel, à Dieu, sonne ironique sous la plume de l'auteur athée : si l'ironie peut être considérée comme une négation du sens littéral et une affirmation du sens opposé, nous dirons que l'auteur, en niant Dieu (le Grand Autre), nie aussi la loi morale, c'est-à-dire ce dont son remords découle. Dans les épisodes entre Justine et le marquis sodomite et matricide de Bressac, une réflexion sur le remords est proposée par la première : « daignez un instant écouter votre cœur [...] et vous verrez comme il condamnera [...] [vous] entend[erez] [...] l'organe impérieux des remords » (InV, pp. 36-37). Mais « le marquis se leva froidement » (InV, p.37). Si Bressac ne fait pas de discours qui critique/nie le remords<sup>78</sup>, en revanche il, paradoxalement et précisément du fait qu'il n'articule aucun discours, il rejette/nie « froidement » et tout court la question proposée<sup>79</sup>. Mais, en conclusion, ce remords serait remords de quoi ? Nous avons déjà tenté de répondre entre les lignes : remords de ne pas avoir retenu la loi (religieuse, éthique, sociale) de la significativité de l'Autre, culpabilité d'avoir pris du plaisir sexuel de l'Autre le considérant comme un simple objet de jouissance et non pas comme un sujet humain et relationnel<sup>80</sup>.

#### 4.2. *Les 120 Journées de Sodome.*

Parmi les différents sous-textes ou modèles dont s'inspire le chef-d'œuvre de Sade, il semble opportun de mentionner uniquement ceux qui concernent plus étroitement les personnages masculins et féminins (le masculin/féminin étant l'une des trois paires de contraires par nous analysées) ; et pour

<sup>78</sup> Dans le discours prononcé par Bressac avant la leçon de morale de Justine, il n'y a pas d'occurrence du lemme "remords" ou d'autre termes similaires, et après cette leçon le marquis ne répond pas. Il faut cependant ajouter que, selon une figure freudienne de déplacement (d'intérêt), la critique du remords reste implicite dans la critique explicite de la mère (et cela aussi en vertu du chevauchement dans la note suivante), c'est-à-dire dans les arguments anti-maternels qui constituent le premier discours de Bressac et qui laissent transparaître la haine de Sade envers sa propre mère Eléonore.

<sup>79</sup> Selon la figure freudienne de la condensation, l'image du cœur comme " organe de remords " se superposerait à l'image maternelle : une superposition qui peut être justifiée par le fait que le cœur et la mère (ainsi que l'énonciatrice Justine elle-même) sont les représentants, les faisant-fonction des sentiments humanitaires et altruistes. Cette superposition semble se dessiner plus clairement lorsque Justine déclare : « Ce cœur au tribunal duquel je vous renvoie n'est-il pas le sanctuaire [de] cette nature que vous outragez [...] ? si elle y grave la plus forte horreur pour ce crime [du matricide] que vous méditez, m'accorderez-vous qu[e] [...]vous entendrez sa voix plaintive [de la mère] prononcer encore le doux nom qui faisait le charme de votre enfance... » (InV, p.36).

<sup>80</sup> Nous prenons cette réponse possible de Benvenuto et/ou de Freud. En effet, le premier rappelle comment pour le second « Eros » ou « pulsion de vie » était « la vocation [...] du sujet [...] [d'] aller vers l'autre [ce dernier étant] non pas [...] un instrument pour se satisfaire, mais pour faire un avec lui. Eros est faire de l'autre le but de ma subjectivité. Eros - la primauté de l'autre - est le véritable au-delà du LP [Lustprinzip, jouissance] » ; S. Benvenuto, *Perversioni. Sessualità, etica, psicoanalisi*, op. cit., p.173.

ces derniers, uniquement ceux qui concernent la figure de la femme libertine assumant le rôle de narratrice, ou d'historienne. En tant que dépositaire du langage et de son pouvoir, la narratrice sadienne pourrait être comparée à Shéhérazade, aux protagonistes des biographies ou des récits d'actrices galantes et de prostituées<sup>81</sup>, ou encore, et peut-être surtout, à la figure de la « femme philosophe », celle qui introduit le corps dans le discours savant masculin<sup>82</sup>. La philosophe matérialiste, comme le philosophe homme, articule son discours sans le faire succomber sous la puissance (l'irrationalité) du corps érotique, et elle assume les mêmes pratiques sexuelles masculines (contiguës au savoir athéiste-matérialiste) : elle est virilisée par ces capacités. En ce qui concerne les personnages masculins, il faut d'abord rappeler que pour Klossowski il existe une identification entre Sade, son père et ses personnages<sup>83</sup> ; en particulier, les traits d'homme savant, libertin et puissant semblent unir les figures fictives à celles réelles. Aux caractéristiques des personnages masculins que nous avons trouvés s'ajoutent ceux que Sade tire – note Delon – des « catégories médicales [...] de la théorie des [quatre] tempéraments », cette dernière « compliqu[ée] [...] d'une caractérisation sociale »<sup>84</sup>. Delon note également que ces éléments constituent une structuration formelle en symétries et oppositions<sup>85</sup> que nous entendons ici considérer du point de vue d'Orlando. Une de ces symétries veut en effet que la partie de débauche ait lieu à Silling, propriété du flegmatique Durcet, pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant la saison qui est liée au tempérament respectif et qui en outre « correspond, selon Aristote, repris par la tradition médicale, au maximum de la puissance sexuelle masculine »<sup>86</sup>.

Plus précisément la puissance sexuelle masculine semble marquer une opposition interne au sein du groupe des quatre libertins : Blangis et Curval sont les plus actifs sexuellement (en particulier, ils sont les seuls à pénétrer l'organe féminin), et ce n'est pas donc par hasard qu'ils soient définis par Sade comme « nos deux principaux athlètes » (120J, p.144) ou « nos deux acteurs principaux » (120J, p.249). Cela semble indiquer implicitement le fait que Blangis et Curval sont les alter-ego actifs de Sade-auteur : cette hypothèse serait soutenue par certains éléments textuels. Outre le fait que les deux

---

<sup>81</sup> M. Delon, *Les Cent Vingt Journées de Sodome. Notice*, BP, t.I, p.1127.

<sup>82</sup> La femme philosophe adhère (se soumette) au discours savant masculin, mais au même temps elle en met en danger la structuration : d'une part « [en y] introdui[sant] la part du corps » (l'éros et son irrationalité) ; d'autre part, organisant son discours « selon une sorte d'*ars memoriae* [...] qui s'oppose précisément au style du discours docte [masculin] » et « selon un lieu commun [typiquement féminin] : douceur, humanité, et surtout, connaissance du cœur humain » ; F. Lotterie, *Le Genre des Lumières*, op. cit, p. 21, p.73 et p.20. En effet, l'historienne sadienne se souvient de sa vie de prostituée et est sollicitée par les maîtres libertins à éclairer le cœur humain (« dit le duc [à Duclos] [...] expliquez-moi [etc]. Ceci tient à l'histoire du cœur humain, et c'est à cela particulièrement que nous travaillons », 120J, p.102)

<sup>83</sup> P. Klossowski, *Le père et la mère dans l'œuvre de Sade*, in *Sade mon prochain*, op. cit. p.183

<sup>84</sup> Voir : M. Delon, *Les Cent Vingt Journées de Sodome. Notice*, BP, t.I, p.1127-1128

<sup>85</sup> Voir : *ibidem*, pp.1128-1129

<sup>86</sup> *ibidem*, p.1129.

portraits des personnages ci-dessus mentionnés sont les plus étendus<sup>87</sup>, seulement dans ces portraits apparaissent des figures rhétoriques (le plus souvent des métaphores et parfois des similitudes basées principalement sur la dimension animale ou mythologique, mais aussi, pour Curval, sur le champ sémantique scatologique<sup>88</sup>). Avec Orlando, nous dirions que ces figures sont fonctionnelles pour cacher/nier un contenu – dans ce cas précis, celui pour lequel les personnages sont des alter-egos de l’auteur. Il semble également que les capacités philosophiques des héros et de l’auteur justifient des parallèles entre les uns et l’autre; capacités qui pourraient également inclure le déni/la critique du remords articulé-e par Blangis<sup>89</sup>. Passons maintenant au règlement Silling, qui prescrit des restrictions de conduite et des sanctions pour tous, y compris les libertins (qui, en cas d’irrégularités, sont frappés d’une amende) : il semble que l’instance disciplinaire et punitive du surmoi ait une transposition littéraire dans ce règlement. Certaines règles concernent l’interdiction de se nettoyer et de déféquer : un renversement non seulement des « principes hygiénistes du temps »<sup>90</sup> mais aussi des obsessions hygiéniques que l’on retrouve souvent chez le névrosé. En ce qui concerne la sexualité, le règlement

---

<sup>87</sup> Contre les presque cinq pages réservées à la description de Blangis et les quatre pages pour celle de Curval, deux sont les pages du portrait de l’évêque et seule une demi-page est consacrée à celui de Durcet. Dans ce dernier portrait, en vérité, la similitude " comme une femme " est répétée deux fois (120J, p.31 ep.32). Cependant, d’une part, cette similitude n’est pas concomitante, dans le reste du portrait, à aucun autre élément par nous souligné pour les deux supposés alter-egos . D’autre part, il s’agit d’une similitude "simple" puisqu’elle renvoie à une sphère sémantique basilaire (celle du genre), et peut-être négativement dénotée là où la femme est surtout l’objet de haine et de destruction. C’est presque comme si le personnage de Durcet, précisément parce qu’il ressemble à une femme, était " moins digne " des efforts descriptifs de l’auteur, qui lui consacre un portrait rapide.

<sup>88</sup> Blangis, au corps gigantesque, « donnait en effet l’idée d’Hercule ou d’un centaure », possède « le membre d’un véritable mulet ». Pour le grand nombre de ses décharges journalières « on l’eût pris pour le dieu même de la lubricité », son énergie sexuelle est une « force de cheval », ou encore dans l’acte lubrique il « était un tigre en fureur » (120J, p.24). Quant à Curval, selon une similitude, il est « couvert de poils comme un satyre » (120J, p27) et ses « fesses molles et tombantes [...] ressemblaient plutôt à deux sales torchons [...] un orifice immense dont le diamètre énorme, l’odeur et la couleur le faisaient plutôt ressembler à une lunette de commodité » (120J, p27-28). Au complexe, ces figures de style semblent utiles à la mise en relief du vigueur et/ou de la lubricité dérégulée du libertin.

<sup>89</sup> Blangis affirme : « Ferme dans mes principes, parce que je m’en suis formé de sûrs dès mes plus jeunes ans, j’agis toujours conséquemment à eux. » ; ensuite le narrateur prend la parole: « Modelant donc sa conduite sur sa philosophie, dès sa plus tendre jeunesse » (120J, pp.22-23). Par un parallélisme syntaxique pivotant sur la conjonction temporelle dès, la précocité philosophique et/ou libertine de Blangis est spécifiée à deux reprises ; précocité qui autorise peut-être une comparaison avec une phrase d’une lettre de Vincennes : « Il y a de certains systèmes qui tiennent trop à l’existence, surtout quand on les a sucés avec le lait » (à Mme de Sade, 1782, p.372). Curval, « profitant de l’esprit qu’il avait eu pour écrire contre elle [la religion], il était auteur de plusieurs ouvrages dont les effets avaient été prodigieux, et ce succès, qu’il se rappelait sans cesse, était encore une de ses plus grandes voluptés. » (120J, p.31). De cet extrait, Delon se demande : « Est-ce une mise en abyme de l’effet du texte de Sade ? » : la réponse, très probablement, est oui (M. Delon, *Les Cent Vingt Journées de Sodome. Notes*, BP, t.I, p.1138). Le portrait de Blangis contient ensuite une réflexion sur le remords et/ou le repentir : « Il y a tout plein de gens, disait le duc [...] [dont la] vie entière se passe à détester le matin ce qu’ils ont fait le soir [,] bien sûr de se repentir des plaisirs qu’ils goûtent [...]. [Par contre] dans [ce] que je fais, jamais le repentir n’en vient éteindre l’attrait. » (120J, pp.21-22). Cet extrait fait écho à un passage de la première lettre juvénile de Sade parvenue jusqu’à nous, un passage dans lequel il utilise le terme *regret* comme quasi-synonyme de *remord* : « Je me levais tous les matins pour chercher le plaisir [...] mais ce prétendu bonheur s’évanouissait aussitôt, ne me laissait que des regrets. » (à Amblet, 25/4/1759, p.8). Dans les deux extraits, les deux éléments oppositionnels du remords pour l’action débauchée et l’action elle-même apparaissent formellement superposés, donnant lieu à une antithèse : une figure qui pourrait refléter la contradiction dans laquelle se trouve l’état intérieur de l’auteur lui-même par rapport au sujet du remords.

<sup>90</sup> M. Delon, *Les Cent Vingt Journées de Sodome. Notes*, BP, t.I, p.1139.

prescrit que “Là [dans le salon des orgies], tout sera nu: historiennes, épouses, jeunes filles, jeunes garçons, vieilles, fouteurs, amis, tout sera pêle-mêle [...] on changera, on se mêlera, on incestera, on adultérera, on sodomisera” (120J, p.63): cette asyndète semble reproduire l'accumulation chaotique propre au domaine des pulsions, ou inconscient. Les règles de Silling semblent être particulièrement strictes pour les femmes victimes (pas pour les femmes libertines et/ou virilisées, comme nous le verrons plus loin) : cela dessine *de facto* la même opposition entre les personnages masculins et ceux féminins par nous examinée. Peut-être précisément à cause de « l'empire absolu » (120J, p.65) des femmes sur la réalité extérieure (comme le dit Blangis/Sade dans la harangue), à Silling le pouvoir féminin est limité au potentiel érotique du corps et placé sous la domination masculine super-égoïque, selon les mécanismes inconscients de la condensation et du déplacement. Les épouses et les filles sont en effet reléguées par les quatre messieurs au rang le plus bas et/ou aux punitions les plus sévères<sup>91</sup> : le surmoi des libertins/de l'auteur, par ces restrictions, voudrait soumettre la figure féminine autrement « ingouvernable ». D'autre part, là où les historiennes jouissent d'une peine plus faible (pour leur talent narratif : 120J, p.64), nous dirions que le surmoi libertin épargnerait une partie de la peine aux femmes qui, par rapport à lui, se posent de manière egosyntonique. En vérité, une des épouses est aussi une « collaboratrice » des libertins : c'est l'épiclère Julie, « élevée par [son père] le duc dans un abandon total des principes et de mœurs » (120J, p.37) et « dont le libertinage s'augmentant tous les jours, la faisait passer pour une créature [...] qui méritait d'être mise au rang des objets pour lesquels on avait des égards. » (120J, p.247)<sup>92</sup>. Pourtant, malgré le statut privilégié dont elles jouissent, les historiennes et Julie n'échappent pas à l'accusation de mensonge (plus ou moins explicite) souvent adressée aux femmes<sup>93</sup>. En particulier lors d'une dissertation, « On convint unanimement qu'il n'y avait rien de si trompeur [que des femmes], et que, comme elles étaient toutes

---

<sup>91</sup> Le règlement veut que, une fois remplacée sur le canapé (à côté des maîtres) par un garçon/une fille, l'épouse « sera répudiée [...] et n'aura plus rang qu'après les servantes. [...] A l'égard [des filles] [...], à mesure qu'elles auront été livrées aux fouteurs [...], elles [...] auront rang avec les épouses répudiées » (120J, p.111). Les épouses seront punies comme les servantes : « Quant [aux fautes] des épouses ou des vieilles, elles seront toujours doubles de celles des enfants. » (120J, p.64).

<sup>92</sup> L'assomption de l'héritage paternel philosophique et/ou libertin de la part de Julie semble préserver un certain caractère de libre arbitre, puisqu'il est dit qu'« elle adoptait assez cette philosophie » et que « le putanisme l'eût fort peu effrayée » (120J, p.37). Si ces deux éléments (philosophie et pratique libertine) virilisent fortement Julie, d'autre part cette virilisation semble aussi signifiée par son " divorce avec l'eau " (120J, p.37), à savoir un divorce de l'élément féminin archétypal. La masculinité de Julie est explicitement marquée par les observations du narrateur : voir : 120J, p.37. De plus, Julie montre la même attitude à l'excès de nourriture et de boisson que l'on retrouve chez les personnages masculins (Blangis p.25, Curval p.29, l'évêque p.26) : "elle était très gourmande, elle avait du penchant à l'ivrognerie" (120J, p.37). Nous dirions avec Freud que cette surcompensation orale des personnages pourrait être symptomatique de l'impossibilité traumatique, pour le moi-enfant de l'auteur, de sucer le sein maternel.

<sup>93</sup> Ainsi « [Julie était] assez fausse pour caresser ceux-mêmes dont peut-être elle ne se souciait guère au fond » (120J, p.208). Duclos déclare : « je me jetai *artificieusement* en larmes » (120J, pp.202-203, je souligne) ; ou bien, « Deux ou trois jolies filles [de la maison où je travaillais] venaient de trouver des dupes qui les entretenirent et qu'elles trompèrent comme nous faisons toutes. » (120J, p.119). Ou encore, les libertins se méfient des leurs maquerelles : « Des espions surveillaient les démarches de ces femmes [...]. Ensuite la maquerelle ayant donné son détail [sur une petite fille], on la faisait retirer et on interrogeait la petite fille pour savoir si ce qu'on venait de dire d'elle était vrai. » (120J, pp.43-44).

fausses, elles ne se servaient jamais de leur esprit qu'à l'être avec plus d'adresse. Ces propos firent tomber la conversation sur les femmes » (120J, pp.265-266). On pourrait peut-être dire que la fausseté féminine, articulée de manière itérative, constitue une mise en abîme de l'être fictif propre de l'œuvre littéraire et assumé par la fonction-auteur. Or, la mendicité de l'Autre féminin d'une part se justifie dans le cadre du mensonge généralisé à l'Autre tout court, selon les libertins (« l'opinion des autres [est] presque toujours fausse sur tous les objets », 120J, p.282). D'autre part et en revanche, elle prendrait toute son importance à la lumière des événements personnels de l'auteur : le mensonge ressenti par Sade dans le langage de Mme de Montreuil ou de son épouse, l'abandon maternel subi par l'enfant et probablement vécu par lui comme une trahison.

Plus précisément la figure de la mère, dans *Les 120 Journées*, fait l'objet d'attaques répétées, verbales ou physiques : en voici quelques exemples. La deuxième journée (donc presque au début du roman), Blangis demande à Duclos de lui expliquer « les causes des antipathies que vous aviez [...] pour elle [votre mère] » parce que « ceci tient à l'histoire du cœur humain, et c'est à cela particulièrement que nous travaillons » ; Duclos répond : « le motif de [mon] antipathie, je serais [...] bien en peine de vous en rendre compte » (120J, p.102). Il ne semble pas insignifiant que la relation avec la mère soit considérée : d'une part, comme quelque chose dont « [on a] bien peine de [...] en rendre compte », quelque chose donc de censuré, refoulé et échappant à la pleine conscience ; d'autre part, comme un élément qui, sublimé et déplacé, « tient à l'histoire du cœur humain ». C'est donc par la sublimation et le déplacement (c'est-à-dire l'objectivation) qu'on peut affirmer le caractère crucial de la relation avec l'Autre maternel ; une relation qui, malgré ses incidences négatives, est pour les libertins un argument sur lequel « particulièrement travailler » : cela confirmerait notre hypothèse selon laquelle l'œuvre est pour Sade une manière de réarticuler sa relation problématique avec l'Autre en général, et avec l'Autre maternel en particulier. Dans un autre passage, Curval propose le thème de la maternité et/ou de la propagation de l'espèce sur des tons ironiques, et mettant ainsi en œuvre une figure de déplacement : « la propagation de notre espèce [,] n'est-ce pas une espèce de miracle que nous devons sans cesse adorer [...] ? [...] je ne vois jamais une femme grosse sans être attendri » (120J, p.290). Nous dirions que l'ironie de Curval sur la femme enceinte, sur la future mère, est une expression de la maîtrise – ou du « dépassé » (*überwunden*), en termes freudiens-orlandiens – par rapport au souvenir affligeant de Sade sur son vécu problématique avec sa mère. Le processus de déni affecte non seulement la figure maternelle, mais aussi, en même temps, les sentiments typiquement maternels, altruistes et agapiques, opposés à l'érotisme. En effet, Sade nie maintenant en tant qu'« absurde [cette loi] de ne pas oser faire aux autres ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait »<sup>94</sup>

---

<sup>94</sup> Sade présente aussi son interprétation renversée de ce commandement : « quand on n'avait pas fait à quelqu'un le bien que l'on devait lui faire, il y avait une certaine volupté méchante à lui faire du mal » (120J, p.210). Une inversion similaire se produit avec Lacan, qui renverse le même commandement en soutenant : « Mon égoïsme se satisfait fort

(120J, p.283) ; ou bien il éloigne une sensibilité jugée dangereuse<sup>95</sup> ; ou encore il cite « des sentiments plus vrais » (probablement ceux altruistes) en les présentant comme impossibles à récupérer<sup>96</sup> : « l'imagination blessée ou dépravée [...] il est très difficile de la ramener dans le bon chemin [...] et le retour à des sentiments plus vrais lui paraîtrait un tort fait à [s]es principes ». (120J, p.48). Le rôle destructeur de l'imagination qui subjugué la bonté « naturelle » du sujet, ou bien de son cœur, est itéré dans un autre passage : « l'imagination, toujours insatiable [...] n'a parcouru sa carrière qu'en endurcissant le cœur, [et] dès qu'elle a touché le but, ce cœur, qui contenait jadis quelques vertus, n'en reconnaît plus une seule. » (120J, p.254). La triple itération du terme thématique (« le cœur », « ce cœur », « qui ») semble donner valeur précisément à ce qui est destiné au déni et au refoulement (la vertu, le bien, l'altruisme). Il est peut-être encore plus intéressant de dire que cette dernière citation fait partie d'un discours plus large (à focalisation interne) entre Curval et Blangis (les deux alter-ego possibles de Sade), et que ce discours concernerait Sade lui-même. Il évoque un certain « marquis de \*\*\* » pendu à l'effigie (comme Sade à la suite de l'affaire de Marseille) et propose une réflexion sur la jouissance dans l'abjection qui semble être une reprise d'une lettre de Vincennes (la même dans laquelle Sade parle de l'« abîme »/du « cloaque » intérieur-e : à Mme de Sade, 7/1783, p.398). De cette réflexion présentée dans le roman, il semble opportun de mentionner : d'une part, un élément auquel nous avons déjà fait référence en passant, c'est-à-dire la métamorphose intérieure dans le sens de l'érotisme, une « métamorphose [...] en plaisir »<sup>97</sup> de tout ce qui « affectait désagréablement » (120J, p.254) ; d'autre part, l'exclamation finale de Blangis : « Oh ! quelle énigme que l'homme ! » (120J, p.255).

En effet, dans le roman est présentée à plusieurs reprises, par le narrateur<sup>98</sup> ou par les personnages et surtout par l'historienne, l'impossibilité de connaître et/ou d'expliquer pleinement les épisodes

---

bien d'un certain altruisme » (J. Lacan, *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960, op. cit., p.219). L'idée lacanienne que le bienfaiteur n'agisse que par égoïsme est anticipée par Sade lui-même : « Ce n'est pas à vous faire plaisir que travaille celui qui vous sert [...] : c'est à se mettre au-dessus de vous par ses bienfaits. [...] En nous servant il ne dit pas : je vous sers, parce que je veux vous faire du bien ; il dit seulement : je vous oblige pour vous rabaisser et pour me mettre au-dessus de vous. » (120J, p.207).

<sup>95</sup> « On agita au souper les questions suivantes, savoir : à quoi servait la sensibilité dans l'homme, et si elle était utile à son bonheur ou non. Curval prouva qu'elle n'était que dangereuse » (120J, p.291). La citation continue : « et que c'était le premier sentiment qu'il fallait émousser dans les enfants, en les accoutumant de bonne heure aux spectacles les plus féroces » : la référence à l'enfant à habituer à la férocité, donnerait expression au moi-enfant égoïste du même auteur, qui avait probablement vu chez le Duc de Charolais les premiers exemples de cruauté.

<sup>96</sup> Déjà dans une lettre de Vincennes, Sade présentait le retour au « bien » comme impossible : « il y a des certaines têtes [...] tellement enclavées dans le mal, qui [...] y trouve[nt] un tel attrait, que le plus léger retour deviendrait pour elle un état pénible » (à Mme de Sade, 7/1783, p.398). Dans une autre lettre, Sade avait envisagé un "endurcissement" de sa propre intériorité : « [en 1777] mon âme n'était pas encore endurci » (à Mme de Sade, 1782, p.372)

<sup>97</sup> Qu'il s'agisse d'une métamorphose est prouvé par la référence immédiatement suivante aux « nouveaux mouvements » et aux « nouvelles conquêtes » (120J, p.255) du sujet qui jouit (de façon masochiste) de sa propre abjection.

<sup>98</sup> Se référant aux figures de dérogation narrative articulées par le narrateur afin de respecter la progression de la cruauté propre au texte ("l'ordre des matières", 120J, p.124), Delon a observé à juste titre que « le mystère [...] s'inscrit dans la progression d'un récit qui doit maintenir un suspens et une surenchère possible » (M. Delon, *Les Cent Vingt*

rapportés ; autrement dit, le thème de l'énigme de l'être humain trouve expression (la pénétration physique n'est pas ici métaphore de la pénétration cognitive). Par exemple, l'exclamation de Blangis citée ci-dessus est suivie d'une de Curval révélatrice de la difficulté, sinon de l'impossibilité, d'analyser et donc de connaître l'homme : « Oui mon ami [c'est est vrai que l'homme est une énigme] [...]. Et voilà ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'esprit qu'il valait mieux le foutre que de le comprendre ! » (120J, p.132). Ou encore, l'historienne reconnaît à plusieurs reprises les limites de sa propre compétence érotique, limites qui dépendent souvent d'un manque et/ou d'une obstruction dans l'exercice des sens<sup>99</sup> et qui l'empêchent de suivre l'indication de « tout dire »<sup>100</sup>. Ou bien, le narrateur doit déclarer plusieurs fois qu'il ne sait pas, se plaçant alors comme non omniscient et selon une focalisation externe (et non plus zéro) ; en particulier pour le narrateur les épisodes sexuels non connus/non rapportables – et donc affectés par la censure/répression – sont ceux qui se déroulent dans les garde-robes privées des quatre messieurs ou dans le boudoir du fond (120J, p56). Ces lieux, que nous appellerons également cabinets, rempliraient la même fonction. Placés en effet en dehors de la scène narrative, les cabinets accueillent des épisodes lubriques violents qui ne sont pas directement narrés, et dont les effets seuls sont perçus : les cris (c'est-à-dire des sons infra verbaux, inarticulés, inarticulables) des victimes surtout féminines, et les signes posthumes de brutalité érotique imprimés sur leurs corps<sup>101</sup>. Les cabinets constitueraient alors une métaphore de ce que de la sexualité reste

---

Journées de Sodome. Notes, BP, t.I, p.1162). A y regarder de plus près, cette stratégie rhétorique semble être, donner substance aussi à un possible contenu fondamental de l'œuvre sadienne : celui de « l'énigme de l'être ». De plus, on pourrait dire que le suspense mise en forme par le narrateur (à travers les reports du récit) est une métaphore de le suspense de la connaissance de l'auteur lui-même sur la nature, la sexualité, la relation humaines.

<sup>99</sup> L'historienne fait plus souvent référence au sens de la vue : « On était parfaitement sûr que l'opération irritait ses sens, mais il était impossible de savoir ni où ni comment il les satisfaisait [...] on n'a jamais vu de lui qu'un feu prodigieux dans le regard » (120J, p.120) ; ou bien, « on ne le voyait jamais décharger et l'on ne savait pas plus où il allait avec son étron ainsi enculotté. » (120J, p.161) ; ou encore, « mais de vous dire comment est-ce qu'il [agissait] m'est impossible de faire, car jamais personne ne l'a vu [...] et nous n'en avons jamais su davantage. » (120J, pp.174-175). Dans ces épisodes, la pulsion voyeuriste, typiquement sadienne, rencontre sa limite, elle est « castrée ». Plus en général, l'historienne énonce son impossibilité d'accéder à un savoir complet sur l'érotisme : voir aussi : « je ne [les] retins pas, parce que je ne les comprenais pas » (120J, pp.86-87) ; « Il me fut impossible d'en apprendre davantage » (120J, p.184) ; « j'ignorais » (120J, p.251) ; « je n'ai jamais connu » (120J, p.278) ; « personne ne sait » (120J, p.303).

<sup>100</sup> Indication qui, lui donnée par les seigneurs, l'historienne voudrait bien suivre, s'elle pouvait : « vous m'avez ordonné de tout dire, j'obéis » (120J, p.145), « je vous dis tout et je ne vous cache aucune circonstance » (120J, p.162).

<sup>101</sup> Nous maintenons ici la distinction entre garde-robes et boudoir du fond seulement pour rendre plus claire que les deux représentent la même fonction/métaphore. Pour les premiers : « Durcet se jeta dans son cabinet avec Sophie et Michette, pour décharger je ne sais trop comment, mais d'une manière pourtant qui ne plut pas à Sophie, car elle poussa un cri terrible » (120J, pp.266-267) ; ou bien, « il [le duc] la saisit [Aline] par ses cheveux, et l'entraîna dans son cabinet [...] et au bout d'un instant in entendit vivement crier Aline [...] [mais] il m'a toujours été impossible de découvrir ce qui se passait dans ces infernaux cabinets ». Pour le boudoir du fond : « On ne sait pas trop ce qu'il avait fait à Augustine, mais [...] on la vit revenir en pleurant » (120J, p.263); et encore, « au boudoir du fond [...] je ne sais trop ce que le libertin [y] imagina [...], mais cela fut long; on l'entendit beaucoup crier [...] ; et les femmes reparurent enfin [...] ayant l'air d'avoir été furieusement pelotées » (120J, p.284).

« obscène » (en dehors de la scène), et donc inconnaissable et inarticulable ; une métaphore de l'inconscient (nous dirions en termes modernes) et/ou de « l'énigme de l'être »<sup>102</sup>.

### 4.3. *L'Histoire de Juliette.*

En parlant de la « femme philosophe » matérialiste (voir ci-dessus), F. Lotterie a dit : « seul Sade semble assumer [avec Juliette] la figure possible de la courtisane virilisée par les mêmes pratiques sexuelles que l'homme »<sup>103</sup>. En effet, l'historienne des *120 Journées*, contrairement à Juliette, ne jouit pas de l'indépendance de l'initiative sexuelle (elle est soumise à la volonté lubrique des libertins) ni elle ne peut se prévaloir à juste titre du statut d'esprit fort, de philosophe (elle est exclue des dissertations philosophiques entre les quatre messieurs dans la salle du café). Ce statut est progressivement assumé par Juliette grâce à sa formation/initiation théorico-pratique au rôle d'épiclère<sup>104</sup>, et il lui permet (une fois acquis) d'énoncer sur le final la maxime sadienne selon laquelle « La philosophie doit tout dire » (HJ, IX, p.598). Ce n'est pas sans importance qu'un personnage féminin assume maintenant la toute-puissance érotico-philosophique et énonciative, réservée auparavant par Sade aux personnages masculins. Ceci est révélateur du fait que certains thèmes du dernier grand roman connaissent une évolution par rapport aux *120 Journées* : c'est le cas, par exemple, de la fausseté féminine et de l'« isolisme » des personnages. D'autre part, d'autres thèmes se posent en continuité avec ceux déjà articulés dans le premier roman : ainsi pour le déni des sentiments humanitaires ainsi que du remords.

C'est par ce dernier thème que commence notre analyse de *l'Histoire de Juliette* : le remords est en effet au centre de la première dissertation philosophique du roman, longue une dizaine de pages (HJ, VIII, pp.20-29) et énoncée par Delbène (abbesse du couvent de Panthemont). D'autres dissertations sur le remords sont présentées par le ministre libertin Saint-Fond (HJ, VIII, p. 327-330) ou par la protagoniste elle-même (HJ, IX, p. 48-50). Les extraits indiqués ici, auxquels on pourrait en ajouter

---

<sup>102</sup> On pourrait aussi dire que le cabinet aurait la fonction (paradoxe) de mettre en forme ce qui est un manque, une absence de connaissance. Hénaff a traité le cabinet secret des 120 Journées en le considérant comme un lieu a-logique et déréglé parce qu'il était placé en dehors du récit, « lieu du reste, c'est-à-dire où tout le reste a lieu » (Marcel Hénaff, *Sade, l'invention du corps libertin*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p.90). Mais Hénaff ne semble pas se rendre compte que les quatre cabinets privés des messieurs rempliraient la même fonction que le cabinet secret. Hénaff rapporte ensuite un exemple de suspension du récit de *l'Histoire de Juliette* : " Bracciani, Olympe, lui [Ghigi] et moi, nous passâmes dans le cabinet secret des plaisirs de la princesse, où des nouvelles infamies se célébraient, et je rougis d'horreur à vous les avouer " (CLP, IX, p.148). Mais le critique omet le fait que nous avons ici la figure rhétorique de la prétérition, de sorte que, contrairement à ce que dit l'héroïne, celle-ci poursuit son récit.

<sup>103</sup> F. Lotterie, *Le Genre des Lumières*, op.cit., p.156.

<sup>104</sup> Avec Michèle Le Dœffe, nous pouvons accepter la notion d'" épiciélat lettré ", c'est-à-dire par cette expression un passage d'héritage (cognitif et coutumier) non pas seulement entre le père seul et sa fille, mais entre « des philosophes ou savants [qui] transmettent à une fille leur bagage de connaissance » ; Michèle Le Dœffe, *Le sexe du savoir*, Paris, Aubier, 1998, p.193. Pour F. Lotterie, Sade « apprécie tout particulièrement la figure de l'épiclère » ; F. Lotterie, *Le Genre des Lumières*, op.cit., p.228

plusieurs autres<sup>105</sup>, tournent autour de la même thèse fondamentale : le remords est aliénable, niable grâce au rejet de l'altruisme et à la prise en charge exclusive de son propre plaisir sexuel. Que la thèse soutenue par les différents personnages soit homogène, alors que sur d'autres questions (par exemple l'immortalité de l'âme ou le rôle de la femme), les positions des libertins divergent, donc cette même uniformité d'opinion sur le remords nous semble révélatrice du fait que ce dernier constitue un problème constant pour l'auteur lui-même. Le même focalisation interne par laquelle la question du remords est articulée pourrait avoir une implication dans la formation de l'inconscient de l'auteur : à l'intérieur de cette dernière, le remords serait l'expression d'une culpabilité qui est réprimée par la conscience surmoïque libertine. Un autre contenu sujet à répression/déni est (comme on peut facilement le deviner) la relation avec l'Autre, laquelle est présentée par Sade en termes de « fil de fraternité » : Delbène (HJ, VIII, p.104) et Noireuil (HJ, VIII, pp.173-175 et p.186) bouleversent la conception eudémoniste de plusieurs philosophes de l'époque. Toutefois dans *l'Histoire de Juliette* la possibilité d'une relation amicale entre libertins n'est pas niée de façon absolue. Si le mythe fraternel signifie être exclu d'un lien électif pour être plongé dans une réalité utopiquement égalitaire, en revanche les libertins sadiens semblent subvertir les idéaux révolutionnaires en construisant des communautés élitistes, au sein desquelles il existe une forme de soutien mutuel et de proximité par le biais et dans le but de la sexualité<sup>106</sup>. Ainsi Delbène se demande de manière rhétorique : « Pour quel but la nature a-t-elle créé tous les humains ? N'est-ce pas pour se donner mutuellement tous les secours, et par conséquent tous les plaisirs qui dépendent d'eux ? » (HJ, VIII, p.68); ou bien elle affirme : « la première des lois de l'amitié est la confiance » (HJ, VIII, p.63). De même, Noireuil fait référence à la nécessité d'une « confiance » dans sa relation avec Juliette (« l'amour n'entraîne pour rien dans nos arrangements ; il n'était question que de confiance », HJ, VIII, p.196), relation basée sur une analogie des goûts érotiques-philosophiques<sup>107</sup> (« j'aime votre tête [...] et je servirai toujours ses écarts, tant qu'ils seront analogues aux miens. », HJ, VIII, p.196). Saint-Fond aussi présente une conception de l'amitié basée sur des « rapports [...] de goûts » (HJ, VIII, p.461) et sur la sincérité comme fausseté évitée (« Je ne serai jamais faux avec mes amis [...] je ne vous tromperai jamais, à moins que vous ne me trompiez les premiers », HJ, VIII, p.461). Dans l'ensemble, nous dirions que l'« isolisme » revendiqué semble céder la place au désir réprimé de contact avec l'Autre.

<sup>105</sup> Par exemple voir : HJ, VIII, pp. 92-96, pp.241-243, pp.431-432, pp.456-457; HJ, IX, pp. 43-44. En outre, le lemme « remords » ou le syntagme « sans remords » apparaissent plusieurs fois sans être inclus dans une dissertation : voir : HJ, VIII, p.180, p.195, p.199, p.253, p.316, p.400, p.416; HJ, IX, p. 16, p.40.

<sup>106</sup> La référence aux communautés libertines a un fondement biographique : elles « correspondent[ent] à des associations qui ont réellement existées au XVIIIe siècle sur le modèle des loges maçonniques. [...] Sade a été affilié à la loge des Neuf Sœurs », M. Delon, *Histoire de Juliette. Notes*, BP, t.III, p.1460.

<sup>107</sup> Ailleurs aussi, la ressemblance des goûts sexuels et/ou des principes libertins est l'élément - narcissique - qui semble pouvoir garantir quelque forme de relation entre les personnages débauchés. Voir : HJ, VIII, p.263 ; HJ, VIII, p.556 ; HJ, VIII, p.569.

Cela indiquerait alors que Sade, à travers les superstructures surmoïques philosophiques-libertines, a retravaillé/reformulé ses obsessions inconscientes liées à sa propre relation avec l'Autre. Ou bien qu'il, à travers le processus typiquement inconscient du déplacement, a transféré l'amitié non sexualisée en termes d'une *philia* corporelle et philosophique, forme étendue et projective du sujet narcissique, qui contemple également la *parrêsia*, c'est-à-dire la franchise – et la toute-puissance – du langage.

C'est en opposition à cette franchise et en continuité avec ce qu'on a observé pour *Les 120 Journées*, que l'on considère la question de la fausseté féminine dans *l'Histoire de Juliette*. En général, dans ce dernier roman, la *parrêsia*, comme exercice de la toute-puissance du langage qui devrait concerner la vérité, apparaît plutôt penchée dans la direction du mensonge (renversement symétrique de la dyade vérité / mensonge). En effet, les libertins semblent vouloir justifier la mendicité soit comme une vertu consubstantielle à l'action humaine et/ou débauchée<sup>108</sup>, soit, essentiellement, comme une forme de défense, c'est-à-dire une forme de répression à exercer contre l'Autre, celui-ci à son tour répressif. Dans le cas spécifique du mensonge féminin, celui-ci est recommandé à Juliette par plusieurs autres femmes. Ainsi Delbène : « je vais à présent vous instruire dans l'art de les tromper adroitement [vos maris] » (HJ, VIII, p.83). Ainsi la présidente de la Société des Amis du Crime : « La fausseté est un genre de caractère essentiel dans une femme. De tout temps elle fut l'arme du faible [...] comment résisterait-elle [la femme] à l'oppression, sans le mensonge et sans l'imposture ? »; et elle continue : « Athée, cruelle, [...] libertine [...] hypocrite et fausse, voilà les bases du caractère d'une femme » (HJ, VIII, p.415-418). Ainsi Juliette elle-même, en montrant d'avoir appris la leçon de la présidente : « que la feinte et la fausseté soient toujours mes premières armes : la faiblesse de mon sexe les lui rend urgentes, et mes principes particuliers doivent en faire la base de mon caractère. » (HJ, VIII, p.534). Ce n'est que dans quelques cas que la fausseté féminine fait l'objet du discrédit masculin<sup>109</sup>, comme c'était le cas pour les libertins de Silling ; mais cette position semble minoritaire, et c'est pourquoi nous pourrions dire ce qui suit. L'exaltation positive de la mendicité de la femme semble indiquer que l'auteur a remanié son problème initial de communication avec l'Autre féminin. Cette

<sup>108</sup> Ainsi pour Delbène « l'hypocrisie est un vice essentiel, dans le monde [...]; avec de l'art et de la fausseté, on réussit à tout ce qu'on veut [...] L'hypocrisie, d'ailleurs [...] facilite une infinité de crimes » (HJ, VIII, pp.249-250). Ou Saint-Fond dit : « Je la vois [la fausseté] bien plutôt comme une vertu, répondit le ministre. Elle est la seule clef du cœur de l'homme : il serait impossible de vivre avec lui en n'employant que la franchise. Uniquement occupé à nous tromper, où en serions-nous, si nous n'apprenions pas à le tromper nous-mêmes ? » (HJ, VIII, p.459). Ou encore, d'après Juliette elle-même, « La multitude seule de vos forfaits [...] assurera à votre physionomie le masque nécessaire à tromper les autres. [...] Mettez l'hypocrisie en pratique ; elle est nécessaire dans le monde » (HJ, IX, p.44).

<sup>109</sup> D'après le discours de Belmor, président successif de la Société : « la femme n'est bonne ni pour maîtresse, ni pour amie. [...] ce sexe faible et trompeur [...] ce caractère faux et double, cet état perpétuel de mensonge et de fourberie, [...] cette calomnie... cette méchanceté... cette contradiction... cette inconséquence... » (HJ, VIII, pp. 484-489). Ou pour l'ogre libertin Minski : « les femmes ne méritent que de la rigueur et de la barbarie, vu leur état perpétuel de fraude, de méchanceté, de trahison et de perfidie. » (HJ, VIII, p.557).

réélaboration, qui en aval peut être signifiée par les notes par lesquelles Sade établit une communication (*in absentia*) avec ses lectrices<sup>110</sup>, en amont a pu se faire par une identification plus ou moins inconsciente de Sade avec le sujet féminin « faible » et réprimé, tout comme l'auteur lui-même l'avait été pendant son enfermement, lorsqu'il avait dû recourir au mensonge pour faire face à celui des autres.

Ainsi, dans le roman, la femme libertine est faultrice de la revanche du sujet par le discours : ce qui renvoie au contexte révolutionnaire et aux diverses requêtes « féministes » de nature revendicative. Mais comme dans ce contexte, malgré ces revendications, l'émancipation des femmes est loin d'être stable et établie<sup>111</sup>, ainsi dans le roman de Sade, qui met en scène « un empire féminin revendiqué »<sup>112</sup>, on montre également l'aversion pour le pouvoir féminin de la part de divers représentants du monde masculin<sup>113</sup>. Plus que Juliette elle-même<sup>114</sup>, il semble que ce soient ses pédagogues, en particulier Clairwil, à mener la « bataille féministe ». Or, Clairwil est porteuse d'un savoir social (Delon)<sup>115</sup> ainsi que d'une revendication socio-sexuelle : elle est en effet la vengeresse du sexe féminin, et tue brutalement ses victimes masculines lors de l'acte érotique<sup>116</sup>. Toutefois dans le portrait de Clairwil, ses connaissances sont présentées de façon chaotique à travers un asyndète (HJ, VIII, p.262) qui semble presque anticiper qu'elles ne pourront pas soutenir la rigueur socialement accréditée de la philosophie masculine. Au cours d'une dissertation, alors que Saint-Fond soutient le dogme de l'immortalité de l'âme au nom de sa doctrine de « l'Être suprême en méchanceté » (HJ, VIII, p.386), Clairwil tente de démontrer l'inanité de ce dogme par un long discours (une trentaine de pages : HJ, VIII, pp.359-382). A la fin de ce dernier, tout « [en] rend[ant] justice à l'érudition [de cette femme] »

<sup>110</sup> L'auteur s'adresse à plusieurs reprises aux femmes en leur donnant des conseils libertins : voir : HJ, VIII, p.151, n.; HJ, VIII, p.328, n.; HJ, VIII, p.414, n.. Surtout, Sade consacre le même roman à ses lectrices : « votre instruction, vos sensations et votre bonheur sont en vérité le seul but de nos fatigants travaux », HJ, VIII, p.468, n.

<sup>111</sup> Les Lumières montrent des positions contradictoires sur le thème de l'émancipation culturelle, civique et politique des femmes : voir : « Femmes de lettres et féminisme », Collette Piau-Gillot, in M. Delon (sous la dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit. pp.526-527

<sup>112</sup> F. Lotterie, *Le genre des Lumières*, op. cit. p.232.

<sup>113</sup> Noirceuil fait « les plus grands éloges » de Clairwil (HJ, VIII, p.262) ; mais au même-temps, en se référant à la Société où Clairwil introduit Juliette, il affirme : « tout y est entre les mains d'un sexe dont je n'aime pas l'autorité. » (HJ, VIII, p.287). Ainsi Belmor prononce un discours machiste qui « ne fut pas très applaudie par les femmes [...] [mais] les applaudissements masculins [...] partirent de tous les coins de la salle » (HJ, VIII, p.494).

<sup>114</sup> Juliette, contrairement à Clairwil, « n'aime à faire que sur [s]on sexe ce que [Clairwil] veut faire aux hommes » (HJ, VIII, p.522) : ainsi Juliette se conforme - et ne s'oppose pas - au désir libertin masculin.

<sup>115</sup> L'abbesse Delbène, Mme de Clairwil et la sorcière Durand sont les trois héroïnes pédagogues qui, comme le soutient Delon, lui fournissent respectivement « un savoir philosophique, [...] un savoir social [...] [et] un savoir technique et magique » ; M. Delon, *Histoire de Juliette. Notice*, BP, t.III, p. 1365

<sup>116</sup> « S'il est vrai que celui-là [le sexe masculin] ait une supériorité sur le nôtre » (HJ, VIII, p.429), si « [l'homme] est d'un sexe ennemi déclaré du tien, [...] [pour] les outrages que ton sexe a reçus de lui » (HJ, VIII, p.505), dit Clairwil, alors elle « aime mieux massacrer les hommes ; [...] aime à venger [s]on sexe » (HJ, VIII, p.429), « aime à venger mon sexe des horreurs qu'ils [les hommes] lui font éprouver » (HJ, VIII, p.284). Delon note que « Clairwil tient ici le même langage que la Marquise de Merteuil [des Liaisons dangereuses] qui se dit « née pour venger [son] sexe et maîtriser le vôtre [celui de Valmont] », M. Delon, *Histoire de Juliette, Notes*, BP, III, p.1443.

(HJ, VIII, p.382), Saint-Fond réaffirme cependant la suprématie du savoir masculin: « [je suis] plus philosophe que vous, Clairwil, [...] [puisque] je n'ai pas recours comme vous [...] à ce polisson de Jésus [...] pour vous démontrer mon système » (HJ, VIII, p.386). Par ailleurs, l'affirmation du pouvoir féminin se manifesterait à travers la figure maternelle dans une sorte de récupération du matriarcat. En effet, alors que dans *Les Infortunes de la vertu* et dans *Les 120 Journées*, les libertins méconnaissent (niaient) le rôle maternel dans la propagation de l'espèce, ou mettaient l'accent sur la jouissance maternelle dans l'acte de fécondation afin de nier à la mère toute reconnaissance, dans *l'Histoire de Juliette*, un discours opposé et parallèle est articulé à plusieurs reprises<sup>117</sup>. Parallèlement, ou par conséquent, ce n'est plus la mère mais le père à faire l'objet de la pulsion meurtrière du fils/de la fille libertin-e. Saint-Fond se débarrasse de son père, et le fait, comme il le dit à plusieurs reprises, « sans remords » (HJ, VIII, p. 242-243). Juliette, après avoir rencontré son père naturel Bernole (HJ, VIII, p. 445-446) et l'avoir séduit malgré la résistance initiale de l'homme (HJ, VIII, p.450-452), parle d'« un père que [s]a férocité condamne à mort » (HJ, VIII, p.452). La protagoniste convainc également sa maîtresse et élève Borghèse de tuer son propre père (HJ, IX, p.108 et p.111). Dans l'ensemble du roman, les matricides apparaissent donc assez rares, et ils deviennent plus souvent des féminicides commis par des libertin-e-s qui ne sont pas les enfants des victimes<sup>118</sup>. Un matricide est celui perpétré par le bandit Brisa-Testa, frère et mari de la Clairwil (HJ, IX, p.229) ; mais bientôt Brisa-Testa, avec la complicité de sa sœur, empoisonne son père (HJ, IX, p.229) : on dirait que le matricide est en quelque sorte « compensé » par le parricide. Or, ce qui a été observé jusqu'à ici sur l'affirmation des figures de la femme et de la mère semble indiquer ce qui suit : la relation avec l'Autre féminin et maternel en tant qu'énigmatique, auparavant placée sous le signe d'une destructivité pulsionnelle irrépressible et (parce que) inconsciente, aurait été réarticulée par Sade dans le cadre symbolique et conscient de l'œuvre, en reconnaissant ici plus consciemment la centralité positive qui est due à la mère/femme.

D'autre part, l'énigme de l'Autre maternel-féminin pourrait être soumise à un processus inconscient de déplacement, s'il est vrai que les deux aspects de la « nature humaine » et/ou de la « nature » tout

---

<sup>117</sup> Ainsi pour Delbène « la femme seule [...] devient maîtresse de l'embryon [...] [l']unique propriétaire » (HJ, VIII, p.75). Ou Noirceuil soutient : « Que pouvons-nous devoir à notre père, pour s'être diverti à nous créer? » (HJ, VIII, p.188). De façon similaire, Saint-Fond demande rhétoriquement : « Comment voulez-vous que je me croie lié par quelque sorte de reconnaissance envers un homme parce qu'il lui a pris fantaisie de décharger dans le con de ma mère ? » (HJ, VIII, p.241) ; et il ajoute : « il est faux qu'on aime son père, il est faux qu'on puisse même l'aimer » (HJ, VIII, p.243)

<sup>118</sup> Juliette exhorte une autre de ses acolytes, la duchesse de Donis, à se débarrasser de sa fille et de sa mère (HJ, IX, p.55). Mais ce qui devait être un matricide et un infanticide devint un double féminicide qui est réalisé par l'amant de Juliette (Sbrigani), et auquel la fille de la duchesse (peu après également tuée) a simplement consenti et assisté, corrompue par Juliette (HJ, IX, p.60). En quelques autres occasions, nous voyons des mères tuées par la main ou la volonté de libertins qui ne sont pas leurs enfants : voir HJ, IX, p.380 ; HJ, IX, pp.392-394. Dans un bref épisode, l'enfant finit par reculer devant le matricide initialement conçu : « J'avais fourni du poison au jeun duc de\*\*\* pour trancher les jours de sa mère [mais] des remords vinrent troubler le projet de cet imbécile » (HJ, IX, p.425).

court continuent d'être présentés dans le roman comme insaisissables à la compréhension. Pourtant, le fait qu'une certaine connaissance de l'être humain soit effectivement acquise par les personnages/l'auteur était ce que, d'une part, notre hypothèse exégétique sur l'œuvre sadienne postulait (en plaçant l'œuvre comme conquête progressive de la transparence linguistique-cognitif sur le mystère de la « nature humaine »). D'autre part, c'est ce que *l'Histoire de Juliette* semble configurer à travers quelques éléments textuels : selon lesquels la pénétration du corps pourrait être considérée comme une figure de déplacement ou de couverture de la pénétration cognitive de l'esprit humain. Un premier élément serait le changement de fonction/statut du cabinet (secret ou non) : non plus, comme dans les *120 Journées*, un lieu hors scène, un lieu de la vérité inconnaissable, indicible sur l'homme et sur son érotisme, et une métaphore de l'« énigme de l'être » ; mais un lieu qui fait partie intégrante de la scène narrative et qui est le siège d'épisodes qui sont racontés, " dévoilés ", sinon dans le détail, du moins dans les grandes lignes et selon une focalisation interne (non plus externe, comme dans *Les 120 Journées*)<sup>119</sup>. A propos de révélation, un deuxième élément qui pourrait indiquer une acquisition de connaissance sur l'homme est le fait que Sade aborde, dans plusieurs passages du roman, la question de la révélation de certaines vérités, donc de connaissances<sup>120</sup>. Pour en venir en revanche à l'impossibilité de connaître les mystères « naturels » – impossibilité sur laquelle pèse peut-être une imagination qui (bien que centrale pour les libertins en tant que support de leur désir) est parfois considérée porteuse d'erreur, c'est-à-dire du faux<sup>121</sup> – cette impossibilité est

<sup>119</sup> Un premier exemple : « M'attirant alors dans un cabinet secret [...] Saint-Fond [...] me fit adorer son vit, son cul [...] il exigea que je chiasse sur son Saint-Esprit et me torcha le cul avec son cordon bleu. » (HJ, VIII, pp.226-227). Dans le deuxième exemple, déjà partiellement cité, nous avons la figure de la prétéition : « Bracciani, Olympe, lui [Ghigi] et moi, nous passâmes dans le cabinet secret des plaisirs de la princesse, où des nouvelles infamies se célébraient, et je rougis d'horreur à vous les avouer. [...] Je fus foutue par le singe ; encore une fois par le dogue, mais en cul par l'hermaphrodite, par l'eunuque, par les deux Italiens, par le godemiché d'Olympe. » (CLP, IX, pp.148-151). Plusieurs épisodes sont décrits, et certains en détail, qui se déroulent dans des cabinets non secrets : voir HJ, VIII, p.117, pp.158-160, p.161. pp.190-193. Cependant, dans quelques cas, comme dans les *120 Journées*, ce qui se passe dans les cabinets est essentiellement omis (seuls les cris provenant de cet endroit ou les signes de brutalité libertine imprimés sur le corps de la victime sont indiqués) : voir : HJ, VIII, p.334 ; (HJ, VIII, p.355. En revanche, ces cas sont nettement minoritaires dans l'ensemble du texte : ce qui nous ramène à notre hypothèse du dévoilement de l'« énigme de l'être ».

<sup>120</sup> « Aimable La Mettrie, profond Helvétius, sage et savant Montesquieu, pourquoi donc, si pénétrés de cette vérité [cella de la destruction comme loi première de la nature], n'avez-vous fait que l'indiquer dans vos livres divins ? [...] nous devons la vérité aux hommes, osons la leur dévoiler tout entière. » (HJ, VIII, p.171, n.). Ce passage est inclus dans une note de l'auteur, et il donc ne fait pas vraiment partie de la fiction romanesque : mais a plus forte raison il sera révélateur du désir de l'auteur d'atteindre des vérités et des connaissances sur la nature et/ou la nature humaine. Ailleurs, Saint-Fond se prononce sur les œuvres libertines comme moyens fondamentaux de vérité et de connaissance, ce qui esquisserait une mise en abyme des effets que Sade attribue à ses propres romans : « J'autorise tous les ouvrages libertins ou immoraux... je les crois très essentiels au bonheur de l'homme, utiles aux progrès de la philosophie [...] et faits, sous tous les rapports, pour augmenter la somme des connaissances humaines. J'étayerai les auteurs aussi courageux pour ne pas craindre de dire la vérité » (HJ, VIII, p.308). De plus, Sade désigne l'existence d'un cercle d'hommes " choisis ", en rendant parfois explicite leur tâche de montrer la vérité aux autres : « grands de la terre » (HJ, VIII, p.305) ; « les plus grands génies de l'univers » (HJ, VIII, p.171) ; « des grands [...] [qui] doivent éclairer le monde » (HJ, VIII, p.209) ; « ceux qu[i] [...] les dévoile[nt d'affreuses vérités] » (HJ, IX, p.41).

<sup>121</sup> Delbène et Noireuil auraient tendance à dévaloriser l'imagination, puisqu'ils disent respectivement : « Cette imagination est la vraie cause de toutes nos erreurs. [...] Rien n'est plus commun ni plus ordinaire que de se tromper

articulée par différents personnages. Ainsi pour Delbène : « les mouvements les plus simples de nos corps sont [...] des énigmes aussi difficiles à deviner que la pensée » (HJ, VIII, p.55) ; ou selon Clairwil : « elle [la nature] a des desseins sur les hommes qu'il ne nous appartient [...] de connaître » (HJ, VIII, p.271) ; ou encore d'après Noircueil « [de la nature] les motifs [les causes] seuls nous sont inconnus » (HJ ; VIII, p.140) ; de façon analogue, pour le personnage mineur de Delcour « cette nature [est] inintelligible » (HJ, VIII, p.297). Mais si la nature est énigmatique, elle laisserait toutefois des lueurs ouvertes pour ceux qui veulent l'étudier et la comprendre. A cet égard, il semble pour le moins curieux que ceux qui envisagent le désir d'analyser la nature et la possibilité d'en apprendre davantage, soient deux personnages qui se réfèrent aussi bien à l'astrologie qu'à la physique, et qui esquissent chacun un système philosophique fondé sur l'infinité de l'être, sur ses aspects infinis. Il s'agit de Saint-Fond et de Durand<sup>122</sup>, cette dernière sorcière, pédagogue et maîtresse de Juliette, avec laquelle – un fait non sans intérêt – la protagoniste reste jusqu'à la fin de sa vie/du roman. Et bien, la réception par les deux personnages sadiens, et au fond par Sade lui-même, des théories de la physique peut être considérée comme un renversement de l'anti-newtonianisme qui s'était développé vers le milieu du XVIIIème siècle<sup>123</sup>. D'autre part, les théories scientifiques newtoniennes semblent elles-mêmes renversées et niées par des figures de style (métaphores, similitudes, comparaisons) qui

---

lourdement entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous et l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit » (HJ, VIII, pp. 43 ; Sade reprend ici la *Lettre de Thrasybule à Leucippe* attribuée à Féret : voir M. Delon, *Histoire de Juliette, Notes*, BP, t.III, p. 1395) ; « A tel point que le bonheur soit dans notre façon de penser, ce n'est pourtant que par des réalités qu'il enflamme notre imagination » (HJ, VIII, p.146). Nous dirions que dans ces extraits l'auteur aborderait le thème de l'imagination non pas du point de vue surmoïque et/ou du principe de plaisir (lesquels conduiraient à exalter la puissance érotique de l'imagination), mais selon un principe de réalité (lequel mènerait à prendre ses distances par rapport à l'imagination). Néanmoins, selon une formation de compromis, Belmor met l'accent sur le principe du plaisir et/ou sur les " avantages " de l'imagination surmoïque : « mon imagination, toujours plus brillante que la nature, [...] en crée [d'objets lubriques] de bien plus be[aux] encore. Et le plaisir que me donne cette illusion n'est-il pas préférable à celui dont la vérité va me faire jouir[ ?] » (HJ, VIII, pp.522-523).

<sup>122</sup> Saint-Fond a foi en son ami et maître, « célèbre libertin, [...] rempli de connaissance, grand alchimiste, très versé dans l'astrologie » (HJ, VIII, p.357), et encore le ministre « adme[t] un Être suprême [en méchanceté], et bien plus constamment encore l'immortalité de nos âmes » (HJ, VIII, pp.382-383). Contrairement, Durand se dit « aussi matérialiste sur le système de l'âme que sur celui de la divinité » (HJ, VIII, p.520) ; mais immédiatement après, la sorcière montre de ne pas méconnaître tout court l'existence de l'âme, car elle précise : « l'âme de l'homme [...] n'est autre chose qu'une portion de ce fluide éthéré [...] dont la source est dans le soleil. Cette âme que je regarde comme l'âme générale du monde, est le feu pur qui soit dans l'univers [...] [et] à la mort de l'homme [...] ce feu s'exhale et se réunit à la masse universelle de la même matière » (HJ, VIII, p.520). Durand discute ensuite de certaines possibilités d'étude et de connaissance : « Toute la nature [...] sera toujours aux volontés de ceux qui l'étudieront : avec la chimie et la physique on parvient à tout [...] plus on étudie la nature, plus on lui arrache ses secrets » (HJ, VIII, p.517) . Comme Durand qui cite la discipline de la physique, Saint-Fond souligne le rôle joué par les lois de l'attraction dans son analyse de la nature : « c'est dans la seule étude de l'univers que je cherche des armes [...] [dans] des lois d'attraction si essentielles à la nature » (HJ, VIII, pp.386-388).

<sup>123</sup> Malgré le succès initial des théories newtoniennes auprès des philosophes "mathématiciens", parmi lesquels Voltaire, Buffon, Diderot et d'Alembert, ce dernier « et Euler avaient trouvé comme [Clairaut] que la loi newtonienne ne suffisait pas. [...] L'énigme de l'attraction subsistait et restait irritant [...] [on] persiste à considérer l'attraction comme une « qualité occulte » » ; « Newtonianisme », François de Gandt, in M. Delon (sou la dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit., pp. 894-895.

semblent mettre en jeu l'astrologie, se référant au mouvement des astres<sup>124</sup>. De telles figures pourraient témoigner de l'intérêt de Sade pour l'argument astral ; mais si l'on considère avec Orlando que la figure affirme et en même temps nie un contenu intériorisé, on pourrait aussi soutenir que Sade accepte et en même temps rejette l'intérêt pour cet argument. Nous arrivons ainsi à la conclusion suivante : la possibilité de révéler progressivement l'« énigme de l'être » par l'étude est articulée par et pour ceux qui ont foi dans les astres et dans la persistance de l'âme mais aussi dans la discipline de la physique, c'est-à-dire par et pour ceux qui acceptent une connaissance à la fois irrationnelle et rationnelle. Alors peut-être pour Sade une telle étude devrait impliquer non seulement l'homme et/ou la nature, mais aussi s'étendre idéalement au-delà de l'un et de l'autre, vers d'expériences mystérieuses et l'immensité cosmique de la matière, vers l'absolu et l'infini de l'être, afin d'atteindre les vérités ultimes sur la nature et la nature humaine. Cette conclusion, Matte Blanco la décrirait peut-être brièvement avec les notions de « bi-logique » et « d'inconscient comme systèmes infinis »<sup>125</sup>.

#### 4.4. Une conclusion : entre textes et biographie.

Notre hypothèse interprétative semble trouver des confirmations possibles dans certaines des *Notes littéraires* (1803-1804). Dans une note, écrit Sade : « C'est parce que l'esprit de l'homme est fini qu'il ne peut comprendre l'éternité de la matière [...] mais les bornes de notre esprit nous empêchent de comprendre cette grande vérité [...] dans un ouvrage que nous croyons finie comme notre esprit » (ECMS2, p.24) : une problématique ou contradiction, celle de la finitude/infinitude de l'être, également perçue par Delbène, précédemment par Galileo et probablement, plus tard, par Matte Blanco aussi<sup>126</sup>. Dans une autre note, en énumérant les « Livres désirés » (ECMS2, pp.27-28), Sade

<sup>124</sup> Sade se sert parfois de similitudes : « [Parmi] nous autres, grands de la terre, [...] je voudrais que la distance des rois au peuple fût comme celle de l'astre des cieus à la fourmi » (HJ, VIII, p.305) ; ou bien, « La nature a placé des grands sur la terre comme les astres au firmament ; ils doivent éclairer le monde » (HJ, VIII, p.209). Que l'on voit aussi la métaphore suivante : « elle désirerait des astres qu'il [son amant] essayerait [...] de les déplacer pour les lui offrir » (HJ, VIII, p.154) ; ou une autre métaphore telle que : « mes passions concentrées sur un point unique ressemblent aux rayons de l'astre réunis par le verre ardent : elles brûlent aussitôt l'objet qui se trouve sous le foyer. » (HJ, VIII, p.181). Ou encore, la comparaison : « je parus au souper du ministre, plus belle, à ce qu'on m'assura, que l'astre même dont d'infâmes coquins m'avaient privée deux jours [m'enfermant dans un cachot] » (HJ, VIII, p.203).

<sup>125</sup> On a présenté précédemment en note la notion de bi-logique, de logique asymétrique/symétrique. Quant à la deuxième notion, comme la psychologue et astrophysicien A. Curir le synthétise bien, « selon Matte Blanco, l'infini actuel représente pour les mathématiciens ce que l'inconscient est pour les psychologues [...]. Ainsi Matte Blanco remplace l'inconscient freudien par un univers infini régi par une logique symétrique»; *L'inconscio e la matematica: riflessioni di un'astrofisica sul pensiero di Matte Blanco*, in *Psicologi a confronto*, anno 4, n.1., aprile 2010 p. 49. Pour une définition de l'infini actuel, voir la note suivante.

<sup>126</sup> Delbène notait les limites des sens et, avec eux, la finitude de l'esprit : « ce n'est qu'aux bornes de notre esprit qu'est due la chimère d'un Dieu » (HJ, VIII, p.38). Comme le rappelle A. Curir, la contradiction posée par la finitude/infinitude de l'être a fait l'objet d'une réflexion philosophico-scientifique (mathématique) ; pour tenter de la dépasser, on a distingué un « infini potentiel » et un « infini actuel ». Ces deux dernières notions sont explicables à travers le fameux paradoxe de Zénon : « la tortue a un léger avantage initial. On pourrait penser qu'Achille doit le remplir en très peu de temps. Et au contraire, si nous considérons le petit segment d'espace qui sépare les deux coureurs comme un ensemble "infini" de petits éléments spatiaux, Achille n'atteindra jamais la tortue : c'est l' « infini potentiel » : celui qui se

indique ses intérêts à cette époque. Dans la liste apparaissent, par exemple, le *Traité de philosophie occulte* par H. C. Agrippa et *De l'Énergie de la matière et de son influence sur le système moral de l'univers* (dont l'auteur n'est pas précisé). Sade sera alors orienté vers l'approfondissement des doctrines mystiques et des notions de matière et d'énergie étudiées par la physique<sup>127</sup>. Un autre intérêt évident de Sade émerge également de la liste : celui pour la figure féminine, qu'elle soit écrivain (Delphine, *Poésies* de Clotilde de Surville, Radcliffe) ou non (*Histoire naturelle de la femme* par J.-L. Moreau, *Histoire des Courtisanes de la Grèce*, dont l'auteur n'est pas précisé). Mais la rencontre de Sade avec la femme se fait autant à travers le texte, celui des autres et surtout le sien (*l'Histoire de Juliette* comme œuvre de la réarticulation du rapport de Sade avec la figure féminine et maternelle, devenue l'alter ego de l'auteur), que dans la vie réelle : c'est la rencontre avec Constance Quesnet qui est déterminante en ce sens. Sade décrit leur relation dans une lettre datée de juin 1791, environ un an après avoir rencontré la femme – et après être sorti de prison : « D'abord pas un mot d'amour ; c'est uniquement une bonne et honnête bourgeoise, aimable, douce, spirituelle [...] mais de *bagatelle* pas un mot. » (à Reinaud, 12/6/1791, p. 486, italique de Sade). En mai 1790 (environ trois mois après sa sortie de prison), Sade avait exalté en tant que bénéfiques son rejet des « plaisirs impurs », parallèlement son rapprochement avec la communauté sociale et en particulier la présence, à son côté d'une compagnie féminine « honnête » et sans malice :

Elle [Mme de Fleurieu] me comble d'honnêtetés [...] quoique assurément aucun autre sentiment que de l'amitié entre dans notre liaison. [...] Je reçois d'ailleurs de très grandes honnêtetés de mes parents à moi. Mme la comtesse de Saumane [...] ; M. et Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre. [...] Plus de plaisirs impurs [...], plus rien d'hétérogène, tout cela me dégoûte à présent [...] et je m'en trouve quatre fois plus heureux. [...] *le souverain bien consiste à vivre indépendant des autres* [,] néanmoins, la société est nécessaire (à Gaufridy, 5/1790, p.479, italique de Sade).

---

développe un pas après l'autre... un nombre infini de pas... au contraire Achille dépasse d'un coup la tortue si nous pensons au segment composé par une infinité de petits éléments comme à un « infini actuel », achevé... [dont l]es éléments existent à l'unisson dans le même instant » (A. Curir, *L'inconscio e la matematica...*, art. cit., p.48). Curir poursuit : « La philosophie grecque, à l'exception de Zénon et des Éléatiques, a rejeté l'idée de l'infini actuel pour ne légitimer que l'infini potentiel, en raison de la difficulté que la conscience trouve à explorer l'infini actuel indivisible. Et c'est seulement avec Galilée, le père de la science moderne, que l'intuition de l'ambiguïté entre l'infini potentiel et l'infini actuel semble apparaître : l'infini est impensable, ou difficile à penser. Le problème est donc de savoir comment déployer l'infini (de l'inconscient, de la mathématique), comment penser l'infini indivisible, actuel : en cela les structures mathématiques peuvent aider les psychologues ». (*ibidem*, p. 51). A ce dernier égard, Matte Blanco a appliqué la théorie des ensembles et la notion de classe d'équivalence de Cantor à l'inconscient et à son fonctionnement : « Dans la théorie des ensembles, le nombre n'est plus ce concept abstrait et cérébral lié au chiffre arabe : le nombre 7, par exemple [...] est l'ensemble des collections de sept éléments [...] [et] toutes ces collections sont équivalentes [...]. [De façon analogue] dans notre inconscient, nous ne faisons pas de différence entre un élément et l'ensemble de la classe, ou entre une partie de la classe et la classe elle-même. Matte Blanco propose une infinité de classes d'éléments qui, par exemple, identifient le sein : seins, collines, fruits, tous des symboles équivalents qui font partie du même ensemble » (*ibidem*, p.50).

<sup>127</sup> Avec sa demande du deuxième traité, Sade montre de partager l'intérêt pour un thème, celui de la continuité entre le monde physique et intellectuel, commun chez les Idéologues : voir : « Idéologie et Idéologues », Gérard Gengembre, in M. Delon (sous la dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit. p.653

Les deux missives semblent esquisser globalement une transformation bourgeoise de Sade laquelle semble interprétable comme une acceptation du principe de réalité. Elle fait taire le fantasme désirant et/ou s'impose sur le principe de plaisir qui pendant des années avait guidé l'expérience personnelle et l'écriture littéraire de Sade. De même, la constitution du foyer familial peut apparaître comme une régression vers le ventre de la mère, comme un retour symbolique au refuge maternel après le fantasme de la séparation d'avec la mère. La figure maternelle elle-même est maintenant investie positivement : au crépuscule de sa vie, Sade envoie en effet à Charles, fils de Constance :

une mère est une amie que la nature ne nous donne qu'une fois et dont au monde rien ne peut nous dédommager quand nous avons eu le malheur de la perdre [...] [dès lors] les traits envenimés des hommes, leurs scélératesses, leurs calomnies, leur méchanceté, nous atteignent sans obstacle [...]. Nous ne trouvons plus ces attentions désintéressées d'une mère, cette sensibilité précieuse que n'altère aucun intérêt particulier (à Charles Quesnet, 1803, pp.598-599).

Désormais réprimé le souvenir de l'Autre faux et (donc) cruel (« ses calomnies, sa méchanceté »), Sade semble avoir trouvé en Constance le terme dernier de sa recherche de l'Autre maternel et féminin : une recherche qu'il aurait poursuivi tout au long de son œuvre. Par la quête constituée du travail d'écriture (c'est-à-dire de symbolisation), Sade serait donc parvenu à restructurer sa subjectivité surmoïque, et, par conséquent, à accueillir une dimension relationnelle-communicative avec l'Autre.